

Collection Entr'Actes

Yves Cusset

Le Rire philosophe



Théâtre



Yves Cusset Le Rire philosophe

Yves Cusset

Le Rire philosophe

Trois monologues pour une personne ou moins

Yves Cusset
Le Rire philosophe
Trois monologues pour une personne ou moins

ISBN : 979-10-388-0776-1

Collection : Entr' Actes

ISSN : 2109-8697

Dépôt légal : octobre 2023

©couverture Ex Æquo

©2023 Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Toute modification interdite.

Éditions Ex Æquo
6 rue des Sybilles 88370 Plombière Les Bains
www.editions-exaequo.com

Avant-propos écrit après coup

Quand j'étais petit, je voulais être professeur de philosophie, ça tombe bien, je suis grand et je le suis. Mais quand j'étais petit, je disais ça pour rire, je pensais vraiment que de toute façon, avec un nom pareil, ça ne pouvait qu'être rigolo. Mais j'ai déchanté. Car le document du ministère de l'Éducation nationale est formel : l'enseignement de la philosophie a pour objectif de favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement, et de lui offrir une culture philosophique initiale. D'emblée les choses sont claires, même si elles ne sont pas explicites : on n'est pas là pour rire. Vous avez le droit d'adopter une distance critique vis-à-vis de toute chose, à condition de vous prendre tout à fait au sérieux vous-mêmes. Non, l'autodérision est l'arme des vulgaires, de toute évidence un moyen de cacher sa paresse de penser. Eh bien, cachons-nous, car on nous surveille, rions sous cape, car il a été dit qu'on ne peut penser et rire à la fois, c'est physiologique, la tension du cerveau est incompatible avec le relâchement des zygomatiques. Promenez-vous dans une bibliothèque, ou dans un colloque de philosophie, vous verrez, tout le monde pense, personne ne rit, c'est physiologique, c'est pas par mauvaise volonté, au fond tout le monde a envie de rire, parce que c'est pas très sérieux tout ça, mais quand on cultive l'intelligence et le jugement, il ne faut quand même pas les laisser s'échapper d'un coup à travers un fou rire. On pourrait rester coincé, comme quand on louche et qu'il y a un courant d'air. Dans les bibliothèques, il n'y a ni courant d'air ni fou rire, juste des gens intelligents : ça se reconnaît un gens intelligent, il a généralement une veste en velours, surtout pas de cravate, il a l'air d'avoir des soucis et beaucoup de choses à lire, il a un petit crayon à papier avec lequel il écrit des lettres grecques toutes fines dans les marges de son in-folio, et quand il a fini (mais ça vous pouvez toujours attendre, il n'a jamais fini) il sort de la bibliothèque et allume sa pipe. Les gens intelligents m'ont toujours

impressionné, les bibliothèques aussi. Mais moi bêtement j'ai été voir des gens intelligents, et je leur ai demandé l'autorisation de faire de la philosophie, mais pas sérieusement, comme ça, juste pour rire. Comme on existe quoi, pour passer le temps. « Vous voulez rire », m'ont-ils dit. Oui c'est ça exactement, je veux rire et j'ai pas encore trouvé de quoi rire dans cette chose pourtant si drôle qu'est la philosophie. Pourtant j'ai bien essayé. Mais je n'ai jamais aussi peu ri qu'en lisant *Le rire* de Bergson, les éclats de rire de Zarathoustra ne sont vraiment pas communicatifs et le rire métaphysique de Wittgenstein reste parfaitement métaphysique. Alors je me suis demandé : peut-on rire un peu quand même ? Les gens autorisés – avant c'était des gens intelligents – m'ont dit : « oui, vous pouvez rire, mais surtout que cela ne se voie pas, riez en privé, dans votre coin, mais pas au travail ni en public, ça déconcentre et les gens ont besoin de se concentrer ». Mais je n'ai pas pu me retenir, en tout cas pas jusqu'à chez moi, ça m'a échappé avant. Résultat, on m'a dit que je serais privé de poste pour gens intelligents (on dit généralement un poste à l'université) aussi longtemps que je ferais le con (là on peut quand même leur reconnaître le mérite de ne pas manquer de logique). Et tant que je ne voudrais pas y mettre un peu du mien et faire l'intelligent, j'irai voir là-bas si j'y suis. Là-bas, je ne vous ai pas dit, c'est dans les lycées difficiles où justement ça rigole pas. Eh bien figurez-vous – et là quelle ne fut pas ma surprise ! – que je suis alors tombé sur des gens tout à fait disposés à rire, et d'autant plus disposés que c'était pas très drôle tous les jours. Si les gens savent rire avec tant de cœur quand la vie n'est pas drôle, c'est donc que les gens sérieux ont une vie très drôle... oui, mais en privé, quand il n'y a plus personne. Et moi j'ai toujours eu envie qu'il y ait quelqu'un. Alors c'est pour eux que j'ai écrit ces textes philosophiques juste pour rire, avec eux que je les ai inventés, eux ces bons à rien qui ne savent même plus parler français, ces adolescents qui n'ont même pas lu un seul livre de leur vie, ces misérables qui ne savent que consommer au lieu de penser, eux dont se plaint si souvent le corps enseignant, autant que la tête, il faut dire que leur vie n'est pas non plus très drôle, eux dont le rire improbable et éclatant sur un visage étonné me suffit pour trouver le goût de vivre.

Préambule à l'avant-propos, écrit bien plus longtemps après

Voilà 20 ans que j'ai écrit *Le Remplaçant* et *Rien ne sert d'exister*, mes deux premiers solos philosophiques « juste pour rire » (édités pour la première fois en 2005), auxquels vient s'ajouter dans cette nouvelle édition le « Petit manuel d'engagement politique à l'usage des mammifères doués de raison et autres hominidés un peu moins doués », dont la première version a été écrite sept ans après les deux premiers, et qui n'est pas aussi philosophique qu'eux. Je le précise, car je trouve toujours amusant d'indiquer en préface des livres des indications de durée plutôt que des dates. « Voilà 20 ans... », dis-je, mais pour combien de temps encore ? Car les livres n'évoluent pas avec le temps de la même manière que les êtres vivants, et il est peu probable que dans 20 ans, ce texte commence par « Voilà 40 ans... ». Je demande donc au lecteur, dont il est plus probable qu'il soit une lectrice (et j'utilise le singulier, car je doute qu'il y en ait plus d'un•e), de consulter la date d'édition de l'ouvrage et de faire ensuite un petit effort de calcul, il n'y a pas de raison qu'il n'y ait que moi qui bosse ! Ce qui est sûr c'est que j'aurais du mal à dire combien de temps ces 20 ans ont mis à passer, car je n'y ai pas fait trop attention pendant qu'ils passaient. Je me suis laissé distraire par autre chose, et je me retrouve aujourd'hui comme un idiot à me dire : « Bon sang, mais je ne les ai pas vus passer ces vingt ans ! ». Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, je n'avais qu'à prendre un peu le temps de les regarder passer, toutes ces années. Mais on peut toujours se corriger. Alors mon programme, pour les 20 ans à venir, ce sera de me concentrer un peu plus sur le temps qui passe, au lieu de le perdre à écrire des livres ou créer des spectacles, afin de pouvoir vous dire un peu

plus clairement dans 20 ans à quelle allure ils sont passés. J'ai simplement la certitude, entremêlée quand même d'une bonne dose de doute, que le temps finit toujours par nous dépasser, parce que personne ne peut être aussi rapide que lui. Je suis dépassé, on est tous dépassés, ces textes sont dépassés. Mais c'est pour ça qu'on écrit, pas pour être à jour, à la page, dans le ton de l'époque, mais pour le droit délicieux d'être dépassé, en retard, d'aller s'inscrire dans l'immense cohorte de tous ceux que le temps s'amuse sans ménagement à balayer d'un revers de main – quand ce n'est pas d'un coup droit lifté – et de pouvoir y adjoindre comme un cancre sa signature. Car je le dis fièrement, je persiste et je signe : mon temps est passé, je suis dépassé et bientôt trépassé. Et ça, personne ne me l'enlèvera, pas même le temps qui passe !

Rien ne sert d'exister

Ou comment trouver la voie quand on part de rien
et qu'on va nulle part

I.

Alors, par où commencer ? Comment ça, par où commencer ? Ce n'est pas un peu bizarre comme question ? Demander par où commencer, n'est-ce pas justement une manière de commencer ? Du coup, est-ce que je n'aurais pas déjà commencé, en fait ? Et est-ce que j'ai pas déjà répondu à la question « Par où commencer » en commençant par cette question ? Est-ce qu'on n'a pas là une question qui s'annule dès lors qu'elle est posée ? Mais si elle s'annule, est-ce que j'ai vraiment commencé ? Est-ce que je ne suis pas plutôt en train de repousser le moment de commencer vraiment, avec toutes mes questions ? Est-ce que je ne ferais pas dans la procrastination précoce ? Comment on peut savoir ? Comment on sait qu'on a commencé ? Comment on sait comment c'est commencer ? Et pourquoi ? Oui pourquoi commencer ? Pourquoi faudrait-il absolument qu'il y ait un point de départ ? De toute façon, ce point peut-il être autre chose que d'interrogation ? Y a-t-il quoi que ce soit que l'on puisse affirmer avec certitude, d'un coup, pour commencer ? Un seul point pourra-t-il jamais abolir l'interrogation ? Une phrase qui se finit par un point n'est-elle pas toujours une question qui s'avance cachée ? Derrière chaque point, n'est-ce pas l'interrogation qui point, et tout point n'est-il pas le germe d'une question que le point d'interrogation développe, un point c'est tout ? Un point c'est tout, mais non, un point c'est rien, après tout, n'est-ce pas, quand il n'est point d'interrogation ?

Où peut bien s'arrêter l'interrogation ? Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ici ? Pourquoi l'air ? Pourquoi la lumière ? Pourquoi l'existence ? Pourquoi la fin de l'existence ? Pourquoi l'univers ? Et en fin de compte, pourquoi quelque chose plutôt que rien ? Et pourquoi se poser toutes ces questions, n'est-ce pas là la seule question à se poser ? Ou plus encore : pourquoi la question pourquoi ? Et pourquoi pas ? Pourquoi pourquoi pas et pourquoi pas pourquoi ou pourquoi pourquoi et pourquoi pas pourquoi pas ?

Comment ? Quoi ?

Comment faire autrement que de se demander pourquoi ? Mais pourquoi se demander comment faire autrement ? Ou plutôt, comment se demander pourquoi sans se demander en même temps pourquoi se demander comment ? Mais surtout pour qui ? Pourquoi pas pour qui ? Qui pourrait se demander pourquoi et comment pourrait-il se demander pourquoi sans d'abord savoir ni pour qui ni comment ce pourquoi se demande ?

Vous avez des questions ?

II.

Excusez-moi, c'était juste une petite crise. Oui, je suis malade : j'ai un gros problème avec l'affirmation, mon système immunitaire est incapable de se défendre contre les questions. Le médecin m'a dit :

« Aucun doute, le diagnostic est clair : spasmes d'étonnement, allergie à la certitude, flatulences interrogatives, vous avez un gros doute hyperbolique chronique, cher monsieur, c'est encore bénin, mais il faut surveiller, le malin génie n'est pas loin. Il est même peut-être juste à côté de vous. Peut-être y a-t-il des antécédents, vous avez des philosophes dans votre famille ?

- Non, je vois pas... À part Mémé peut-être, mais elle ne s'en est jamais rendu compte. Alors je ne sais pas si ça compte.

- Non... En clair, certains sont pédophiles, d'autres psychopathes, vous, vous êtes philosophe. Et le philosophe est aux questions ce que le psychopathe est aux crimes et le pédophile aux enfants : un obsédé.

- Ah oui comme ça c'est plus clair. Et les philosophes pédophiles ? »

J'ai commencé la philosophie dans le ventre de ma mère : j'avais une position fœtale en forme de point d'interrogation ; en fait, je somatisais, car ma mère se demandait si elle me désirait vraiment. Avant même d'avoir des questions, j'ai donc été moi-même un grand point d'interrogation. Le jour de l'accouchement, j'ai refusé de sortir du ventre de ma mère, je demandais :

« Qu'est-ce qu'exister sinon être jeté là sans raison ? ». À défaut d'une réponse claire et distincte, je décidai donc de rester. À l'intérieur. Ça a été le début de la phase de grossesse que les médecins ont appelé : *in utero-gation*. Mais quelques 36 mois plus tard, je finis par sortir parce qu'il y avait une nouvelle question qui me taraudait : « Est-ce que je ne risque pas d'être un peu en retard à l'école, moi ? », et je délivrai ainsi ma mère d'une grosse interrogation qui finissait par lui devenir insupportable. Depuis, je n'ai plus jamais trouvé ni ma voie ni ma place. Mes premiers mots furent une question, je la posai à mon père le matin de mon second jour d'école : « Dis papa, est-ce qu'il y aura toute la vie école et cantine ? ». J'attends toujours sa réponse. Et à l'école, c'était pareil, je passais mon temps à regarder les mouches voler : « Est-ce que la mouche, elle sait qu'elle est une mouche ? ». Je ne suis pas pour autant devenu diptérophile... Oui, le diptérophile est aux mouches ce que le pédophile est aux enfants, et c'est vrai que les philosophes peuvent avoir un désir irréprouvable d'enculer les mouches.

Plus j'avancais dans la vie, plus mon chemin était semé de questions et plus les réponses se raréfiaient. Avec l'adolescence vinrent les questions existentielles : être ou ne pas ? Le tour du monde ou l'arrêt du bus ? L'existence ou le flipper ? En plus l'avantage du flipper par rapport à l'existence, c'est que quand tu claques, tu as le droit à une deuxième partie. Mais je ne trouvais pas pour autant ma place, alors finalement, j'ai décidé malgré tout, sur les conseils de mon médecin malgré lui, de prendre place malgré moi là où c'est en vérité elle (la place) qui nous prend malgré nous : sur scène. Seulement voilà : au lieu de guérir, je suis devenu philosophe de scène. Mes questions, je les pose sur scène. J'ai besoin qu'on m'aime. Oui, certains sont philosophes de bazar -quand c'est de l'hôtel de ville on dit BHL-, d'autres de ministère, moi je le suis juste de scène. À défaut de trouver ma place, j'ai trouvé mon public ; il ne le sait pas encore, mais je le suis partout, même quand il est en tournée : dès que les spectateurs sont là face à la scène, pouf ! Surprise ! J'y suis moi

aussi quelques instants plus tard, sur la scène. Ensuite je m'installe confortablement sur scène pour regarder les spectateurs me regarder. J'ai réservé ma place. Et là quel spectacle ! Rien n'est surjoué, tout est parfaitement spontané. Et quelle modestie chez les spectateurs ! Ils repartent ensuite comme si de rien n'était, comme s'ils n'avaient rien fait, comme s'ils ignoraient que tout le spectacle ne tient finalement qu'à eux. Surtout quand c'est mauvais...

J'ai dit à mon docteur : « J'ai pas trouvé ma voie, mais j'ai trouvé mon public », il m'a répondu : « Non, mon cher ami, le public est introuvable ; comme tout philosophe, vous virez narcissique, c'est tout. Demandez à Michel Onfray, vous verrez. Si vous voulez guérir de toutes vos questions, commencez par répondre à trois questions toutes bêtes : À quoi sert d'exister ? Pourquoi la mort ? À quoi bon l'amour ? Après cela, vous vous sentirez beaucoup mieux. C'est 80 euros, merci. »

III.

Par où commencer ?

Eh bien par la mort.

Soyons logiques, commençons par la fin. Oui, c'est logique, je préfère garder le meilleur pour la fin, et comme la fin n'est pas le meilleur, mieux vaut commencer par elle. D'ailleurs, d'une manière générale, ne vaudrait-il pas mieux commencer par mourir et finir par naître ? Comme ça, on aurait fait le plus dur.

Parce qu'une fois qu'on est en vie, c'est quand même assez désagréable de devoir mourir. Surtout avec le temps, on finit par s'attacher. Cela dit, ce n'est pas si mal que la naissance ait été mise plutôt avant la mort, ça permet quand même de profiter de la vie. Mais nous, on préfère faire comme si la vie n'avait pas de terme. C'est épuisant comme gymnastique ; vers la fin, ça devient même tuant.

(Il sort d'une de ses valises un ouvrage intitulé La mort pour les nuls, et après l'avoir feuilleté un peu, commence sa lecture.)

« La mort a ceci de commun avec les vacances qu'elle détend. C'est pour cela que les derniers mots de Kant avant sa mort, juste après avoir jeté un dernier coup d'œil à sa montre, furent : 'C'est bien' ». Alors pourquoi les hommes ont peur de la mort, alors qu'ils aiment les vacances ?

« Heureusement les philosophes sont là pour nous libérer de la peur de la mort ! Comme dit Épicure... », c'est vrai qu'on a toujours besoin d'un petit rappel d'Épicure, « La mort n'est rien, la mort n'est pas à craindre ; elle est l'absence de toute sensation, quand nous sommes là, elle n'y est pas, quand elle est là nous n'y sommes plus ». La mort n'est rien : ouais !! Non, ça ne suscite pas votre enthousiasme ? Si la mort n'est rien, c'est donc que la vie est tout : ouais !!

Oui, mais rien, même si ça n'est pas tout, ça n'est quand même pas rien, après tout. Ça fait un peu peur, rien. Et moi, je suis comme tout le monde, j'ai peur de rien. C'est bien là le problème : si la vie est tout, c'est qu'il y a rien autour d'elle. Rien qui l'assiège, rien qui l'entoure, rien qui la menace. Et il suffit donc d'un rien pour que tout disparaisse. Oh non !

(Il se replonge dans le livre.)

Ben si : « La mort a ceci de commun avec les soldes que tout DOIT disparaître ».

Une jolie petite anecdote à ce sujet : il y avait dans l'Antiquité un philosophe qu'on appelait Diogène le cynique - cynique qui vient du grec « kunos » : chien - d'où cuni-lingus qui signifie « petit lapin » et cynique : « qui a plutôt les crocs ». Mais Diogène adopta peu avant sa mort un chien errant -un vrai chien cette fois-ci, qui n'avait rien de cynique. Ce toutou qui n'avait l'air de rien, Diogène l'appela « Rien » justement, puisqu'il ne trouvait rien comme nom à son chien, il préféra l'appeler rien plutôt que de ne pas l'appeler du tout : c'était donc le toutou Rien. Le toutou Rien s'en alla le jour même de la mort du cynique, qui prononça alors ces derniers mots, souvent mal interprétés : « Mon dieu, je ne vois plus rien ». Et ce fut tout, car la mort n'est rien. Rien fut alors adopté par une enfant abandonnée appelée Néant, car elle avait complètement oublié d'exister. Un beau jour, - en vérité, il faisait plutôt un temps de chien - le toutou Rien et la même Néant étaient en train de se diriger sereinement vers nulle part, quand

soudain, Personne, le meilleur ami de Diogène (lui qui disait toujours : « Quand je cherche un ami, je trouve Personne »), qui n'avait rien mangé depuis longtemps, mangea Rien tout cru, Rien qui passa donc aussitôt de toutou à trépas. Qui l'eût cru ? Qui eût cru que le toutou rien pût finir tout cru en un rien de temps dans la bouche de Personne ? Eh bien Personne, justement, qui garda Rien pour lui tout seul. Donc personne eut droit à rien. Et la même Néant resta toute seule, elle qui sans Rien se sentait moins que rien, comme l'ombre de son chien, avec même pas Personne à qui parler, puisqu'il était parti avec Rien dans l'estomac. Elle resta donc triste et songeuse, elle se cachait là à l'imaginer danser et sourire et à l'écouter chanter et puis rire, et quand on lui demandait à quoi elle pensait, elle répondait : « à rien, enfin à toutou Rien, qui fut toute ma vie; maintenant il n'y a plus rien dans ma vie, je suis seule comme un chien ».

Cette histoire un peu triste, qu'on pourrait croire sans queue ni tête, tombe en fait au poil. C'est la morale du tout ou rien : même si la vie a du chien, il suffit d'un rien pour que tout tout disparaisse - et on n'a besoin de personne pour s'en rendre compte. Alors oui la mort n'est rien, mais c'est parce que tout est avalé en un rien de temps... par personne. Alors ne vaudrait-il pas mieux, contrairement à ce que dit Épicure, que la mort soit quelque chose plutôt que rien ?

Bon, laissons tomber Épicure.

(Il parcourt quelques pages et s'arrête sur un nouveau chapitre.)

Suivons plutôt les conseils du philosophe Sénèque, « qui n'avait pourtant rien d'un cynique, au contraire de Diogène qui n'avait rien d'un Sénèque. Il n'y allait pas de main morte au sujet de la mort, alors qu'il avait pourtant le cœur sur la main. Il nous suggérerait carrément de considérer chaque jour comme le dernier ». Carrément. Comment on fait ? Ça doit être invivable. Vous imaginez, chaque matin, vous vous levez : « Oh, chouette, c'est mon dernier jour ! Comme dirait Kant, c'est bien ». Et chaque jour

pareil, comme hier et comme demain. À terme, c'est l'assurance de l'ennui. « Oh non ! Encore mon dernier jour... ». Le dernier jour, c'est comme l'amour : en se répétant, ça risque fort de perdre de sa saveur, ça n'est vraiment merveilleux que si c'est unique. Cela dit, en amour, c'est encore mieux quand on s'aime chaque jour comme au premier jour. Alors imaginez des amants qui s'aiment chaque jour comme au premier et considèrent en même temps chaque jour comme le dernier. Arrivera forcément un jour où ils finiront par considérer chaque jour comme le dernier jour où s'aimer comme au premier, et là c'est le début de la fin. De toute façon, les derniers seront les premiers.

Alors pourquoi Sénèque n'a pas plutôt dit : « Considère chaque jour comme le premier » ? C'est un peu plus entraînant ! Et s'il avait été vraiment sage – mais il faut croire qu'il se la racontait un petit peu - il se serait contenté de dire : « considère chaque jour, Lucilius, comme situé approximativement entre le premier et le dernier, et ce sera déjà pas si mal... ». Malheureusement pour lui il fut précepteur de Néron, (*Il lit.*) « un homme charmant, mais un peu soupe au lait, qui avait si bien intégré que la mort n'est rien qu'il tuait tout le monde en pensant que ça n'était rien, jusqu'au jour où, n'ayant plus rien d'autre à tuer que le temps, il demanda à Sénèque de se donner la mort lui-même, afin de varier les plaisirs.

Ce jour-là, Néron lui dit avec un petit air narquois, tout en lui tendant un bol de ciguë du meilleur cru :

« Dis donc Sénèque, je ne veux pas être cynique, mais tu peux considérer ce jour comme ton dernier.

- Je sais, dit Sénèque, c'est pareil tous les jours, j'en ai marre, il est temps que ça cesse !

- Alors au revoir Sénèque. Sénèqu'un au revoir ! Ah ah !

- Ah très drôle ! Ton humour, Tapon, c'est Nec plus ultra !

- Néron, Néron, petit, pas Tapon.

- Eh ben, ça fait du bien de rigoler un peu avant de mourir. Santé ! (*Il rit. Il boit. Attend.*) Ça vient ? (*Temps.*) C'est long. Mais non, la mort ne m'aura pas vivant !»

C'est ainsi que Sénèque mit un terme à la succession sans fin de ses derniers jours. » (*Perplexité.*) Il y a un autre philosophe qui dit à peu près la même chose... (*Il cherche dans le livre.*) « Le philosophe autrichien Wittgenstein, qui a fait plusieurs tentatives de suicide, mais qui, au contraire de ses deux frères et au grand dam de ses parents, s'est toujours manqué, en a logiquement conclu : 'la mort n'est pas un événement de la vie, la mort ne peut pas être vécue.' »

Ah ben nous voilà rassurés... Comme dirait Kant : « c'est bien ». Personnellement, je préférerais que la mort soit vécue, ça la rendrait quand même plus sympathique, on pourrait dire alors si la mort vaut la peine d'être vécue. Et franchement, ce serait quand même mieux si nos disparus nous envoyaient eux-mêmes leur faire-part de décès, ou au moins une petite carte postale : « Coucou. Tout s'est très bien passé, j'ai bien trépassé. Je suis en vacance (sans s), je suis tout détendu. Je ne bouge pas, je ne bouge plus du tout, même. Je vous attends ». Alors qu'on ne vienne pas me dire : pas de nouvelle, bonne nouvelle !

Malgré ses tentatives de suicide, Wittgenstein n'a écrit qu'une seule phrase sur la mort et il a ajouté juste après : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire ». Pourquoi il ne l'a pas dit plutôt avant ? Merci Ludwig ! Bien, alors taisons-nous sur le sujet. Comme dirait Kant : « C'est bien ».

IV.

Au fait, je vous parle, mais qu'est-ce qui me prouve que vous existez réellement ? Non parce que si vous me laissez parler alors que vous n'êtes que les images d'un rêve, je vais me vexer, je ne veux pas avoir l'air d'un con.

C'est vrai ça, qu'est-ce qui me prouve que vous existez « réellement » ? Réellement, c'est-à-dire par vous-mêmes, tout seuls, comme des grands, sans avoir besoin de moi. Or si je ne suis pas là, rien ne me prouve que vous continuez d'exister.

(Il sort.)

Voilà pouf, je sors et vous n'existez plus réellement, c'est quand même dommage, au mieux vous existez dans ma tête, dans mon souvenir, au pire, dans un lieu tout à fait indéterminé où chacun erre à la recherche de son visage... *(Il revient.)* C'est quand même incroyable ce que vous dépendez de moi : le seul moyen pour vous de me donner une preuve de la réalité de votre existence, c'est que je sois là pour m'en assurer !

Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir toujours être là, il va falloir vous autonomiser un petit peu. En fait, vous existez pour autant que je vous perçois.

(Il sort de la plus grande valise un minuscule ouvrage, à peine perceptible, qui porte le titre (que personne ne peut percevoir) de « Principes de la connaissance humaine ».)

Berkeley disait : *esse est percipi*. Traduction : être, exister (*esse*) c'est être perçu (*percipi*). *Esse est percipi* : l'être est tout entier dans son être-perçu, tout l'esse est dans son percipi. Oui, mais laissez percipi et ne gardez qu'esse, qu'est-ce qui reste ? Esse et percipi sont dans un bateau, percipi tombe à l'eau, qu'est-ce qui reste ? Rien, même pas esse, en tout cas pas assez pour faire quelque chose, faites l'essai, vous verrez, car qui laisse esse sans percipi perd esse et bien pis périlite. Percipi : qui s'y pique s'y perd !

Tandis que pour moi, c'est pas pareil, moi j'existe réellement, ça c'est du solide, oui je suis, j'existe, pouf, ça ne fait aucun doute. Ego sum, dubito, cogito, domino, et caetera., pas besoin de percipi pour moi, c'est du sérieux, c'est grave, je vous interdis de rigoler avec ça. Mais vous, qu'est-ce qui me prouve que vous existez sérieusement et pas juste pour rire, histoire de vous amuser pour passer le temps, simplement parce que vous n'avez pas mieux à faire ? Peut-être que vous existez, mais ça n'a pas l'air de vous déranger plus que ça : vous êtes là, sans même vous demander ce que c'est qu'être là, vous existez comme si de rien n'était, vous êtes entrés là en existant – essayez d'ailleurs d'exister un peu moins bruyamment s'il vous plaît – et vous allez ressortir de là dans quelques instants, vous allez continuer d'exister tranquillement, d'exister dans la rue, chez vous, au café, sans que ça vous fasse plus que ça. Comment voulez-vous que je prenne votre existence au sérieux ?

Vous allez dire que j'adopte une position distante et hautaine, vous allez dire que je n'ai pas non plus le monopole de l'existence, et vous aurez raison, car je sais que si je m'approchais un peu de vous, si je quittais ma citadelle intérieure, si je m'approchais doucement en vous laissant venir à moi, si je vous dévisageais et me laissais dévisager, si je me laissais tomber tout entier dans l'orbe de votre regard et que fondait la fausse assurance où je me tiens, si je quittais ma citadelle intérieure, je sais qu'alors vous commenceriez d'exister vraiment, d'exister tout court, et je sais qu'il suffirait alors que nos regards se rencontrent pour

qu'émerge la réalité de votre existence, puis que nos lèvres viennent à s'effleurer, à se toucher, nos langues inquiètes à légèrement se mêler pour qu'alors vous existiez totalement et que je goûte cette existence en son évidence même, qu'il suffirait que ce baiser hésitant se prolonge un peu pour que le miracle se produise, que mon existence soudain redevienne à ma taille, je sais qu'il suffirait qu'au-dessus de ce baiser plane le nom d'amour pour que l'existence ne soit tout simplement plus un problème, qu'il suffirait pour finir que je mette mon kiki dans votre pouponette pour retrouver l'existence toute nue.

Oui c'est vrai, je vous drague un petit peu, mais ce soir, je tenais à vous le dire, ma plus belle histoire d'amour c'est vous... Et il suffit d'un peu d'amour pour se sentir exister 'réellement'.

Alors écoutez, vous n'avez qu'à faire un petit effort, même si l'amour n'a jamais connu de lois, on peut quand même procéder avec un minimum de règles : vous vous mettez bien en ligne, l'un derrière l'autre, vous ne poussez pas s'il vous plaît, et on procède ensuite par étape :

1) On s'approche 2) On se regarde 3) On se dévisage 4) On se renifle 5) On s'embrasse 6) On s'aime, et hop, au suivant ! Et là, on commencera tous à exister un peu, à exister réellement, bien sûr ce ne seront que des petits morceaux d'existence à partager entre nous, mais on peut quand même pas tout garder pour soi tout seul. Vous voyez en plus que l'amour est possible si on fait bien tout dans l'ordre et qu'on respecte le temps de passage de chacun.

Figurez-vous même que je l'ai rencontré il y a peu. L'amour existe, je l'ai rencontré : il était assis tout seul dans la rue, replié sur lui-même, en boule, pas facile de le reconnaître sur le moment, comme étrangement accablé, presque déprimé, je lui ai demandé : « C'est bien toi, amour ? »

« Oui, on m'appelle comme ça, mais ça n'a plus grand sens, ce nom, il vient d'une époque trop ancienne, c'est un nom qui n'est plus du tout à la mode, ou alors qui est trop galvaudé »

« Mais pourquoi dis-tu cela ? »

« En fait, je doute, moi amour, que j'existe réellement ».

Nous voilà bien, me dis-je : seul l'amour nous donne le sentiment d'exister, mais si lui-même n'existe pas, alors rien ne sert d'exister. Mais si l'amour doute qu'il existe, c'est donc qu'il manque de lui-même, l'amour a besoin de se sentir un peu plus aimé. Oui, mais l'amour est-il aimable ? J'ai une idée : « Laisse-toi faire, lui dis-je, laisse-moi m'approcher de toi, laisse-toi dévisager, laisse-toi absorber en moi, amour, et en te sentant exister à travers moi, tu retrouveras le sentiment de ta propre existence... ». Il m'a écouté, un peu incrédule. Moi, je me suis approché de lui lentement, il s'est laissé approcher, puis j'ai senti qu'il faisait un effort pour se retourner, pour se déplier, et au moment où j'ai cru apercevoir dans une lueur le visage de l'amour... pfuit, il a disparu.

Ainsi va l'amour : dès que vous voulez vous assurer qu'il existe réellement, il disparaît ?

V.

(Il sort et revient avec un dictionnaire.)

« Amour. n.m. Affection vive pour quelqu'un ou pour quelque chose. Exemple : de Dieu, du prochain, de la patrie, de la liberté. »

Oh la la, tout ça ! Et pourquoi ils ont pas mis les fraises ?

Ensuite, « affection, n.f. : attachement, amitié, tendresse ». D'accord pour « affection ». Vif : il y a pas mal de choses, voyons... cette définition me paraît la plus adéquate : « vif : exprimé avec violence ou mordant ». Donc : l'amour est une tendresse exprimée avec violence (*Moue dubitative.*) pour Dieu (*Moue.*), le prochain - d'accord, mais est-ce qu'alors Dieu n'est pas un peu trop lointain pour être aimé ?-, la patrie - c'est vrai qu'elle s'exprime souvent avec un peu beaucoup de mordant notre tendresse pour la patrie -, la liberté - oh oui, la liberté, mais bien sûr la liberté, oui, elle est tellement séduisante, tellement inaccessible, tellement sexy qu'on écrit son nom partout !

Bon d'accord, alors prenons par exemple Dieu, je sais ce n'est pas facile, mais prenons-le quand même, posons-le en face de nous – attention, délicatement, il est fragile – et exprimons-lui maintenant notre tendresse avec violence :

(Il s'essaie maladroitement à mimer le mélange de la tendresse et de la violence.)

« Oh toi, Dieu, grrr... Oh mon Dieu... » Cela ne me paraît pas évident, j'ai l'impression que c'est un peu incompatible, la tendresse et la violence... Oui, mais ça c'est parce que c'est Dieu, il a déjà tellement de mal à exister qu'on n'a pas envie en plus de lui faire du mal. Tandis qu'avec le prochain, qui m'agace quand même un tout petit peu à vouloir toujours exister plus que moi, dès le début la tendresse de l'amour est violente. On dit bien je-t-aime, c'est extrêmement violent ça. JE-T-AIME.

« Je t'aime » (*Il cherche à nouveau dans le dictionnaire à la lettre J.*) : « Cri primal de celui qui jette sa tendresse à la figure de l'autre sans lui avoir demandé son avis auparavant. »

Une rapide analyse phonétique montre que dans le je-t-aime, il y a le jet, le fait de jeter : « je t' », le jet sauvage et impulsif ; il y a la tendresse de la labiale « M » qu'on retrouve aussi aux deux extrémités de Miam (une expression nettement plus favorable à la manifestation spontanée de la tendresse entre les êtres), et il y a entre les deux, entre la sauvagerie du jet et la suavité du miam, la violence abrupte : « T' », je T'aime. Dans le T', l'amour nous apostrophe. D'emblée, le TOI est apostrophé, mangé, réduit, avalé, T', alors miam peut-être, mais aussi gloups. Oui, gloups.

(*Il cherche dans le dictionnaire.*)

« Gloups : onomatopée exprimant le bruit de l'amour avalant l'être aimé ». Gloups.

Donc, une très brève analyse ne peut pas tromper : la tendresse de l'amour s'auto-annule dans sa violence. Vous vous êtes déjà pris un je-t-aime dans la gueule ? En tout cas je ne vous le souhaite pas. D'un autre côté, ça peut nous arriver à tout moment, généralement on ne s'y attend pas (d'ailleurs quand on l'attend, ça ne vient pas), il faut y être préparé. Alors voici quelques conseils - oui je suis très expérimenté en la matière.

(Il sort et revient avec un dossier et des lunettes. Il ouvre son dossier, met ses lunettes, et commence sa conférence sur un ton professoral.)

Première chose : ne pas chercher à l'éviter, c'est ce qu'on appelle une expression aimant, elle vous atteindra de toute façon, comme une flèche qui peut vous briser le cœur. Néanmoins, il y a des choses à faire une fois le choc encaissé : cacher surtout à l'autre la douleur du choc ; si vous vous en sentez la force, vous pouvez même lui faire croire que c'est agréable, avec un léger sourire pas trop souligné. Mais évitez la politesse déplacée, du type : « Merci, c'est très aimable ». Non, celui qui dit je-t-aime ne veut pas du tout être aimable, il veut uniquement être aimé et pense pour cela qu'il suffit d'être aimant. Mais il est aussi très vivement déconseillé de répondre 'moi aussi' : je sais, c'est pratique, c'est un bon amortisseur, et ça permet de renvoyer le premier je-t-aime gentiment, en plus mou, sans être obligé de se répéter. C'est bien arrondi ça 'moi aussi', c'est bonhomme même, mais c'est un cache-misère, c'est une tentative désespérée de remettre de la tendresse là où il n'y a plus que de la violence, bordel ! Et le pire, c'est que l'émetteur du premier je-t-aime le prend souvent mal le moi-aussi. Pour deux raisons : 1) il y a toujours un temps de retard dans le 'moi aussi', le sous-texte de 'moi aussi' c'est : oui, à bien y réfléchir, oui après tout – après toi surtout -, finalement, tout bien considéré, si l'on regarde les choses avec un tant soit peu de distance et d'objectivité, sans passion ni empressement ni précipitation, on peut dire avec prudence et non sans circonspection : moi aussi. Autant le je-t-aime est trop violent et impulsif, autant le moi-aussi est trop réfléchi, précautionneux et purement réactif. « Je t'aime - Moi aussi », il n'y a pas de plus grand décalage entre les deux interlocuteurs, on ne peut pas construire une relation sereine sur une base aussi conflictuelle. 2) en outre, le 'moi aussi' est particulièrement ambigu : « Moi aussi », ça peut tout aussi bien vouloir dire : moi aussi, je m'aime. Eh oui. Dans ces conditions y en a vraiment que pour le même... Mais comme l'amour est aveugle, il a tendance à revenir toujours

au même point sans s'en rendre compte. Mais au moins 'moi aussi je m'aime', c'est clair et net, cela reste un amour propre. Dans ce cas, à ce 'moi aussi', sous-entendu 'je m'aime', l'autre ne peut que rétorquer : 'ah non, moi d'abord', mais ce moi-d'abord, il peut vouloir dire : a) Tu m'aimes, moi d'abord, avant de t'aimer toi-même, b) c'est moi, moi d'abord, qui t'aime, c'est moi qui l'ai dit d'abord c) Non, moi je m'aime moi d'abord encore plus que toi tu ne t'aimes toi-même et plus même que je ne t'aime. Si là vous répondez 'toi-même' on ne s'en sort plus, et la situation se dégrade très vite : « Je t'aime / moi aussi / comment ça moi aussi ? Moi d'abord ! / c'est ça, moi d'abord toi-même ! / Comment ça toi-même ? Tu te fous de moi ? / Oh, tu me parles sur un autre ton ! » Gloups.

Non, le 'moi aussi', c'est l'assurance de la mésestimation. Alors évidemment, il y a plus simple, il y a le 'moi non plus', c'est très couru le 'moi non plus', très in, très prisé dans les dîners en ville le 'moi non plus', ah le moi non plus ça passe partout, mais ça passe surtout bien entre les reins de votre interlocuteur. Or le passage est étroit et périlleux, quand il n'est pas sans issue.

Procédons donc par élimination : il ne faut répondre ni « moi aussi » ni « moi non plus » ni « merci c'est très aimable ». Les marques d'étonnement du type « Ah bon ? », « Ah oui ? », « Non, tu veux rire ? » sont tout aussi inappropriées et ne font que déplacer le problème, autant qu'une confirmation du type : « Oui, certes, c'est très probable ». En fait, face à la violence, il faut être ferme et faire comprendre à l'autre qu'il faut réfléchir un peu avant de parler. Pour cela, une seule solution : l'action. Alors, plutôt que de la laisser dans votre poche, vous prenez votre langue, puis, après avoir pincé le nez de votre interlocuteur de sorte qu'il ouvre la bouche, vous appliquez votre langue sur la sienne et vous tournez sept fois votre langue dans sa bouche. C'est la seule solution, tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Ceux qui s'aiment l'ont bien compris, mais on sait trop peu que c'est pour s'empêcher de dire je-t'aime ou pour ne pas avoir

à y répondre qu'ils ne cessent de tourner réciproquement leur langue dans la bouche de l'autre. Je sais, c'est un peu dégueulasse, mais faites un effort. Évidemment l'idéal, pour éviter la violence et pour qu'un couple dure, c'est qu'il n'y ait pas d'amour. Mais c'est un idéal, car depuis la nuit des temps l'*homo erectus* n'a jamais cessé de bander son arc pour décocher les flèches de l'amour. Et le fait que l'amour s'abîme heureusement toujours avec le temps ne suffira pas à nous rassurer. Alors un dernier conseil, si jamais vous êtes en couple et que vous avez le malheur de vous aimer (même en couple ça arrive, personne n'est à l'abri), épargnez-vous au moins les je-t'aime, dites simplement MIAM et l'autre répondra soit un Gloups de défense, soit un Slirp d'approbation. Miam, Gloups et Slirp, voilà les vrais fragments du discours amoureux. Je vous remercie.

(Il retire ses lunettes et semble réintégrer son personnage.)

VI.

C'est bien que vous soyez là, mais il faut aussi savoir se séparer, je commence un peu à m'emmerder. Non, au début c'était bien, mais là quand même c'est un peu long, je vous regarde depuis plus d'une heure et vous n'avez presque pas bougé. Alors que pendant ce temps, moi je me suis démené, il me semble qu'on a même répondu à deux trois questions fondamentales, vous y voyez beaucoup plus clair. Je crois même que je vous ai mis sur la voie, alors maintenant que vous êtes sur la voie, à vous de conduire. Je suis sûr que vous pouvez désormais exister en toute autonomie. Bon voyage.

(Il va se coucher et éteint la lumière. Noir. Applaudissements du public. Il rallume et proteste.)

Mais ça ne va pas bien !? Vous êtes malades, vous aussi ! En fait, vous êtes des pervers, vous attendiez que j'aille me coucher pour manifester bruyamment votre existence ! Écoutez, vous êtes gentils, mais si vous avez besoin de vous défouler, vous irez taper dans vos mains dehors, d'accord ?... Qu'est-ce qu'il y a ? Vous n'êtes pas tout à fait sûrs d'avoir trouvé la voie, alors vous ne préférez pas vous aventurer tout seuls vers la sortie ? Bon d'accord, je vais vous en résumer juste les deux, trois petites choses essentielles qui se ramènent à six, et après au dodo - pour le reste vous lirez la première section de l'analytique du Dasein dans *Sein und Zeit* de Martin Heidegger- : 1) Sur la voie, on y est déjà tous, inutile de la chercher, 2) La voie ne mène nulle part, 3) Danger verglas, la voie glisse, difficile d'éviter les dérapages et/ou les accidents (pas de vie couverte de joie sans voie couverte de givre) 4) Il est interdit de doubler ou de faire marche arrière sur la voie

et impératif de ralentir quand il y a des travaux, 5) Votre vie sera lacunaire si vous passez votre temps sur les aires de repos (à quoi bon être là s'il n'y a là qu'une aire ?) et enfin 6) La voie est publique. Je sais, ça n'est pas très engageant, mais de toute façon, vous êtes déjà engagés. Comme dit très justement l'Éveillé : « Tu ne choisis pas ta route, mais uniquement ta voiture, petit scarabée ».

C'est pour ça qu'il y a tant de monde au salon de l'Automobile. J'y suis été récemment. C'était extraordinaire ! Chacun errait de stand en stand à la recherche du petit bijou, du véhicule le plus adapté pour affronter la voie. Qui voulait un pare-chocs en chocolat qui fait au moindre choc « hola ! », qui un pare-brise opaque pour ne pas se laisser déconcentrer par le paysage pendant qu'il conduit, qui un airbag extérieur s'ouvrant automatiquement juste avant le choc entre la voiture et l'obstacle, pour ne pas avoir ensuite à en mettre à l'intérieur. Pour ma part, j'ai fini par tomber sur un tout petit stand sans aucune voiture à l'intérieur, auquel personne ne prêtait attention. Pourtant une marque japonaise... ou chinoise : Tao. Je m'approchais et je vis deux individus étranges, un grand maigre et un petit grassouillet, avec un sourire angélique suspendu au bord des lèvres. Le grand s'adressa à moi en ces termes peu courants chez les concessionnaires automobiles :

« Je suis le fils du soleil, mais je vis dans son ombre. Je ne suis que la première lettre d'une longue énigme dont la dernière ne sera jamais écrite, c'est pourquoi on m'appelle simplement A.. »,

- Ah ! Et lui ?

- C'est mon fils, ma bataille, mon petit bout ».

- Vous êtes donc le petit bout d'A ? »,

« Oui, je suis même moins que A. On croit tenir l'alpha et l'oméga, on n'a même pas le B-A BA : vous aurez beau tout parcourir de A à Z, vous ne bougerez pas d'un iota, je pourrais vous le démontrer par A+B.

- Et que proposez-vous à ce stand ?

- Rien, justement, et ça marche fort puisqu'il n'y a personne !

- Euh, je ne suis pas sûr de bien comprendre...

- Ainsi, vous pourrez aller de je-ne-sais-quoi à presque-rien avec une circulation totalement fluide. Le trajet sur la voie sera pour vous la travée de la joie ! »

Futé le bison ! Je crus comprendre ce qu'il voulait me dire : que le meilleur choix était de ne rien choisir, ou plutôt de choisir rien et qu'alors la voie sur laquelle nous sommes déjà se dégage. Quand chacun s'affole à trouver le meilleur véhicule, seul celui qui se contente de rien sait qu'il est le mieux doté. Je pris donc le petit bout d'A au pied de la lettre et décida de laisser mon véhicule au parking pour ne plus circuler qu'à pied. Quand j'arriva chez moi, je trouvai collé sur la porte un A rouge à l'intérieur d'un cercle blanc : le signal de l'apprenti conducteur, celui qu'on colle à l'arrière de son véhicule quand on sait qu'on va s'engager pour la première fois tout seul sur la voie. « A comme la première lettre d'une longue énigme », me souvins-je (tout en étant quand même assez fier de réussir à conjuguer du premier coup un verbe du 3^e groupe à la forme pronominale inversée du passé simple). J'ouvris, j'entra, je compris : À quoi sert d'exister ?

A...

(Long temps.)

Rien.

(Noir progressif sur son visage qui arbore le sourire du petit bout d'A.)

FIN

Le Remplaçant

Monologue en un acte et sans issue

(Personnage : un remplaçant, pas de nom.

Décor : une chaise, au milieu de rien, pas de table, ou une table quand même si on préfère.

Après qu'on eût entendu un bruit détonnant de chute, un homme sort de l'ombre et s'avance lentement, regardant le public, avec attention, inquiétude et timidité.

Sur son costume classique, une poudre blanche, visiblement des restes de plâtre, qu'il époussette à mesure qu'il s'avance et avant de prendre la parole, créant autour de lui un petit nuage de fumée. Il pose son cartable par terre, blanchi lui aussi. Commence un jeu avec le cartable qu'il pose sur la chaise pour commencer à parler ; le cartable tombe, il le relève. Il retombe, il le re-relève, deux trois fois. Il s'époussette, relève son cartable, tire la chaise pour s'asseoir, mais ne s'assoit pas : petits indices de fragilité à la Chaplin. Il ouvre son cartable, marmonne un petit moment comme s'il vérifiait pour lui-même qu'il n'avait rien oublié, puis referme son cartable. Il le pose par terre, remet la chaise en place. Pas des petits gestes de vieux ou de maniaque, juste une vague hésitation qui le fait enchaîner les petites maladresses.

Il tousse, regarde le public avec un sourire gêné, tousse à nouveau, renifle un petit peu, puis se racle la gorge avec assurance.)

Bonjour... (Large et artificiel sourire.)... Je suis votre nouveau professeur de philosophie. Nouveau non, remplaçant plutôt... Plutôt non.... Remplaçant seulement... Seulement non.... Remplaçant... (Longue hésitation.)... Quand même ! Oui, quand même, rendez-vous compte, sans remplaçant, par qui votre professeur aurait-il été remplacé ? Alors que moi, n'étant que remplaçant, je ne peux que remplacer, je ne peux pas moi-même être remplacé. On ne peut pas à la fois remplacer et être remplacé, question de... place. Je suis donc littéralement... (Temps pendant

lequel il semble attendre la réponse des élèves.)... Irremplaçable. Merci. Comme tout remplaçant. Nous y reviendrons. Nous avons le temps. Oui nous avons deux heures. Deux heures ça dure longtemps, même si c'est d'une durée variable, mais c'est toujours assez pour avoir le temps d'y revenir. Je remplace donc pour deux heures votre ancien professeur qui a été subitement pris d'un léger mal de tête qui ne devrait pas l'importuner plus d'une demi-journée, mais pour lequel il lui a été prescrit de s'enfermer dans les toilettes. J'ai moi-même assez régulièrement mal à la tête, mais cela importe peu puisqu'étant remplaçant je ne serai jamais remplacé. Malheur de... (*À nouveau vers le public, interrogateur.*)... L'irremplaçable. Souvenez-vous-en. (*En gentil reproche.*)

Ah oui, vous vous étonnerez peut-être de ce qu'on puisse remplacer quelqu'un pour une durée de deux heures, et vous aurez raison : tout commence avec l'étonnement. S'étonner, c'est déjà commencer à philosopher, c'est même presque en avoir fini, d'ailleurs. Mais moi je suis là pour ça : pour m'étonner à votre place, pour me poser à votre place les questions que vous vous posez déjà, je suis remplaçant, quand même ! En fait, vous êtes dans une zone expérimentale, et dans le milieu on m'appelle le professionnel : j'ai un poste spécifique qui ne consiste qu'en remplacements de deux heures, jamais plus. Or, personne n'a jamais pris congé pour deux heures, c'est impossible. C'est encore plus impossible de remplacer quelqu'un pour deux heures, soit dit en passant, le temps de prévenir le remplaçant et le congé sera déjà passé. Et à l'impossible nul n'est tenu, même si c'est approuvé par le Ministère. Et pourtant, deux heures, deux heures à peine, cela suffit pour produire cet effet magique (*Position d'annonce publicitaire.*) qu'on appelle l'effet 'bi-philo-plus' : en moins de deux heures avec moi, vous en saurez plus qu'en un an avec n'importe quel autre professeur de philosophie. Bi-philo-plus : la première heure suscite l'étonnement, la deuxième le coupe à la racine. Ne riez pas, ce n'est pas une blague, je suis bien missionné par le ministère sur la base d'un projet que j'ai rédigé pour celui-ci et qui a effectivement reçu son approbation.

Néanmoins, il faut dire la vérité, ceci est mon premier remplacement. C'est en toute logique aussi mon dernier, puisque c'est impossible de remplacer quelqu'un pour deux heures. Mais ce qui est impossible est parfois... (*Interrogation du public.*)... Nécessaire. Nous y reviendrons... Ça nous fait quand même une première toute petite vérité philosophique pas inutile du tout, ce sera notre première proposition :

1) Ce qui est impossible est parfois nécessaire. (Et il suffit d'une fois pour que ce soit vrai, et c'est vrai au moins une fois dans la vie.)

Souvenez-vous-en. (*Il regarde la classe et attend.*) Euh, vous ne notez pas ? Écoutez, notez au moins les grandes propositions qui parsèmeront ma leçon, je les numérotai...

(*Il prend place sur la chaise, avec une grande précaution, prenant soin de ne pas froisser ses vêtements.*)

En revanche, afin de ne pas manquer le train pour lequel j'ai déjà réservé un billet et qui me renverra dans l'insondable errance propre à mon statut de remplaçant très intermittent, je ne vous garderai qu'un peu plus d'une heure. Alors ne vous endormez pas maintenant, vous n'aurez même pas un cycle de sommeil entier, c'est idiot, et vous vous réveillerez tout pâteux, encore englués dans votre étonnement initial. (*Il mime un étonnement pâteux.*) Mais rassurez-vous, je ferai de mon mieux pour que ça vous **paraisse** avoir duré deux heures. En jargon philosophique, c'est ce qu'on appelle 'gagner du temps' : pour une seule heure de passée, deux heures de ressenties. C'est une chance : on se plaint toujours de ce que le temps soit trop court ! (*Il étire la nappe invisible du temps, morceau après morceau, tout en parlant.*) Alors moi le temps je l'étends, je l'étends à l'envi, pour rien, jusqu'à l'ennui, ça vaut toujours mieux que la souffrance. D'ailleurs, qu'est-ce qui vaut mieux, la souffrance ou l'ennui ? (*Un temps et un léger*

malaise...) Mais non enfin, ne cherchez pas, là je blaguais, on peut rire un peu quand même !

Au fait, vous avez des questions ?

Non bien sûr, c'était une question piège, c'est moi qui les ai les questions, puisque c'est moi qui me les pose à votre place. Pour le moment, en tout cas. Mais rassurez-vous, je ne vais pas les garder pour moi, vous repartirez d'ici - pour retourner dans votre propre et insondable errance - avec tout un tas de questions, de toutes sortes de tailles. *(Il joue l'enfant en cour de récré.)* Et n'essayez pas de me faire dire ce que je n'ai pas dit, vous n'y arriverez pas.

Bon allez, il faut quand même qu'on rentre dans le vif du sujet, on n'a plus de temps à perdre. Et justement, vous allez me demander tout de suite, et ce sera votre première question : comment en gagner, du temps ? C'est une très bonne question, je vous remercie de me l'avoir posée. Mais c'est une question que je laisse en suspens *(Il suspend effectivement la question à un fil imaginaire, on sent donc qu'elle est encore là.)* parce qu'on en perdrait sinon d'autant plus - du temps. Vous avez donc tout à perdre à essayer de gagner du temps, et moi je n'ai rien à gagner à vous en faire perdre - du temps. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, rien n'est perdu d'avance, tout se perd simplement d'autant plus vite qu'on cherche à prendre de l'avance. C'est clair ? De toute façon, nous y reviendrons. Contentez-vous de suivre le fil, moi je le déroule, vous comprendrez après, c'est comme ça en philosophie. Donc, voilà, notez, second résultat de notre réflexion commune, menée par moi tout seul....

2) Rien n'est perdu d'avance...

(Il cherche dans ses poches et regarde le public en souriant. Puis il le regarde par intermittence, la main dans la poche, de plus en plus décontenancé. On sent qu'il a totalement perdu le fil.)

Excusez-moi, c'est idiot, j'ai un trou... .. Oh la la, c'est gênant... *(Il refait marche arrière jusqu'à la question suspendue.)* Non je ne retrouve vraiment pas... En voulant gagner du temps, j'ai perdu le fil... Qu'est-ce qu'on peut faire ?... Ben écoutez, je vais reprendre depuis le début... Ça peut pas vous faire de mal. Je suis sûr que vous n'avez pas tout compris... Et j'ai remarqué que vous n'avez pas tellement pris de notes. Bon, je dirai toujours 'Nous y reviendrons', mais comme je n'aurai plus du tout le temps d'y revenir, je n'y reviendrai pas. Alors faites comme si je ne l'avais pas dit... Faites même comme si je n'étais pas venu... on remet les compteurs à zéro, tabula rasa (c'est du latin). Ah oui vous allez me dire : mais si on en revient au même point... on va retomber sur le même trou de mémoire... Mouais... En même temps j'ai la conviction qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même trou... *(Il reprend son sac, sort, rentre à nouveau et reprend effectivement au début jusqu'à « je suis donc littéralement irremplaçable »...)*

Je remplace pour une minute trente votre professeur de philosophie qui a été subitement pris d'un léger trou de mémoire qui ne devrait plus durer plus de 8 secondes supplémentaires.

Ah ben voilà, ça me revient, j'ai retrouvé le fil !

Deuxième proposition : rien n'est perdu d'avance, tout se perd d'autant plus vite qu'on cherche à prendre de l'avance, donc... il n'y a pas d'heure exacte... Ah non. Il est toujours soit trop tôt, soit trop tard. Jamais l'heure. Forcément. N'écoutez surtout pas ce que vous dit l'horloge parlante, elle ment. Réessayez une minute plus tard, vous verrez... D'ailleurs, qui peut me dire combien de temps dure une minute ? ... Le temps n'a jamais la même durée : si vous regardez une minute passer, vous verrez comme elle traîne, mais si c'est votre dernière minute, vous n'aurez même pas le temps de voir comme elle file. Tiens, vous allez voir, on va faire un exercice : on va tous attendre qu'une minute passe. *(Il attend et fait signe à tout le monde d'attendre.)* C'est long...

une minute... surtout vers la fin. (*Il regarde sa montre. Il l'a oubliée.*) Et c'est encore plus long quand on n'a pas l'heure. Oui, c'est pour ça qu'on a inventé l'heure, pour avoir des minutes de même calibre, ainsi grâce à l'heure, les minutes passent sans heurt, au lieu de se creuser sans fin. Tic tac tic tac, toujours pareil, c'est sa tactique.

Ah, l'heure, quel bonheur ! Ça vous a déjà tout réglé d'avance, plus besoin de s'inquiéter à vivre – vivre, on y reviendra – la seule inquiétude, avec l'heure, c'est le balancement des aiguilles. Tic tac tic tac. (*Ses deux bras font les aiguilles d'une horloge, qui s'arrêtent d'un coup.*) Vous savez ce que ça signifie « inquiétude » ? Absence de repos, balancement permanent, impossibilité de se déterminer une fois pour toutes entre le tic et le tac.

Donc – 3^e grande proposition – : 3) Si vous avez l'heure, pas d'inquiétude à avoir, c'est elle – l'heure – qui s'en charge... de l'inquiétude. Et toc.

En même temps, comme dit très justement le fameux proverbe chinois assez couru en suisse : « Mieux vaut jouir de l'instant que de regarder l'heure ! » Remarquez, si vous voulez faire d'une pierre deux coups : apprenez à jouir de l'instant même où vous regardez l'heure.

Alors, on va s'entraîner. **Premier exercice** (*Très sérieux et didactique d'un bout à l'autre, vérifiant que les élèves suivent bien ses instructions*) : regardez l'heure, jouissez, jouissez de cet instant, ensuite suspendez-le dans un coin de votre mémoire – à distance des trous – et à l'heure de votre mort, au moment d'aller bêcher ce dernier souffle auquel vous voudriez rester suspendu comme à une aiguille qui ne tournerait plus, décrochez simplement cet instant suspendu et laissez-vous dériver sereinement le long du fil de l'oubli. Entraînez-vous régulièrement, vous verrez, le moment venu, ce sera très utile. Ce sera l'extase... Extase : fait d'être projeté hors de soi... et c'est vrai qu'à la dernière minute, ça aide.

Donc 4^e proposition :

4) Quand vous aurez appris à jouir de l'instant, vous serez déjà sur le seuil de la sagesse, le reste coulera de source.

Du grec « diarrhée ». Le préfixe « dia » signifiant d'amont en aval, de la source vers l'embouchure, et le radical « rhée » venant du verbe « rheîn, rhêô » qui signifie, comme chacun sait : couler, s'écouler. D'où « Panta rheî » : tout s'écoule, et « diarrhée » : qui coule de source. Cela n'a aucun rapport avec ce que je vous disais à l'instant, mais j'avais envie de vous le dire. On n'est jamais trop savant. Et en même temps, il y a quand même un rapport (et il y en a toujours : si tout s'écoule, tout est dans tout), car quand on s'ennuie, le temps se constipe ; quand on jouit de l'instant, ça s'écoule tout seul. L'existence ne serait-elle donc qu'une question de transit ? Oh, je ne vais pas non plus vous faire chier avec mes questions. Imaginez un peu, si on était capable de jouir de tous ces petits instants qui font la trame de la vie quotidienne : faire vos lacets, oh, vous asseoir sur une chaise, ooooh, ouvrir une porte, mmmmh, vous laver les dents, ah, boire un verre d'eau, ha, éteindre la lumière, crier, vous taire. Et s'écouter parler. Oh oui, s'écouter parler, c'est l'extase...

Le problème, c'est qu'on ne peut pas jouir de ces instants, car on ne peut pas y penser à toutes ces petites choses-là... C'est bien normal, soit j'écoute, soit je parle, soit il est l'heure, soit je la regarde, soit je pense, soit je...suis. Pas les deux à la fois. C'est bien, vous suivez.

5^e proposition : là où je pense, je ne suis pas.

On ne peut pas vivre **et** penser à la fois, **et** encore moins choisir l'un **ou** l'autre, **et** réciproquement inversement. J'ai connu des amis heureux qui n'y avaient jamais songé – à leur bonheur – jusqu'au jour où quelque impertinent le leur a fait remarquer (« Dis donc, tu serais pas un peu heureux, toi, des fois ? », « Ah, mais oui, c'est possible, je n'y avais jamais pensé... »), et ils ont

sombré dans une dépression sans retour. On a toujours besoin d'une petite dépression pour se libérer de la terrible pression du bonheur.

Passons sur le bonheur, c'est une affaire entendue. Penser, n'en parlons pas non plus, vous aurez l'occasion d'y revenir avec d'autres, ça se fait. Le temps, inutile de s'y attarder, il est en suspens. Reste donc vivre et on en aura fini avec l'essentiel. Vivre... V...

(Il n'arrive pas à dire le mot, puis éternue trois fois violemment, et son éternuement semble rester suspendu en l'air, au-dessus de la tête des spectateurs, et lui semble rester accroché à son éternuement.)

Pardon, mais je suis allergique à la chaleur, c'est pour ça que j'attrape froid, il faut ouvrir la fenêtre pour pas que j'aie chaud. Alors j'attrape froid. Oh, c'est invivable. En plus, ça sent mauvais. J'ai des sueurs froides, une rage de dents, j'ai mal au dos, j'ai mal à la tête, j'ai les pieds plats, je suis fatigué. Je crois que j'aurais besoin d'un remplaçant. Mais, le remplaçant, c'est moi. Malheur de... l'irremplaçable. Eh bien, j'aurais besoin de me remplacer, de me rencontrer au coin d'une rue pour prendre ma place : « Écoute, tu es remplaçant non, alors remplace-moi un moment, j'ai trop mal, je rentre à la maison ». Seulement voilà, j'ai connu beaucoup de gens dans ma vie, et parmi eux je ne me suis jamais reconnu. Ce n'est pas faute de m'être cherché ni même attendu.

6) La vie est ailleurs, c'est-à-dire pas ici ni maintenant, et nous nous sommes tous en ZR, en zone de remplacement.

Ce qui nous amène au **deuxième exercice**, imagination, QCM, Question à Choix... Multilatéral. Imaginez d'abord la situation : vous êtes pauvre, très pauvre, vous êtes un misérable mendiant pour qui vivre n'a plus d'autre sens que de trouver dans la journée les quelques pièces pour vous nourrir et prendre éventuellement quelque soin élémentaire de vous-même. Un

beau jour, vous êtes dans la rue, vous êtes en train de mendier, et tout d'un coup, alors que vous ne vous attendiez pas, alors que vous ne vous cherchiez même pas, vous vous rencontrez par hasard. Que faites-vous ?

- a) Vous passez devant vous avec une totale indifférence
- b) Ému de votre situation, vous vous donnez les quelques pièces qui vous permettront de survivre encore un jour de plus
- c) Désespéré de votre misère, vous vous débarrassez de vous-mêmes
- d) Soulagé de ne pas être vous-même, vous repartez heureux en vous laissant derrière vous
- e) Vous regardez l'heure

Je vous laisse réfléchir, ce n'est pas facile. Il n'y a pas de question... ? Ça tombe bien parce que j'ai un coup de fil à passer pendant ce temps. Silence svp, c'est très important.

(Il sort de son sac un vieux téléphone à fil qu'il exhibe fièrement comme un trésor de guerre, ou un amour improbable. Il le branche précautionneusement, s'assoit et compose un numéro, tout en rappelant par un geste aux élèves de se taire et de réfléchir.)

Allô, bonjour Madame, j'aurais voulu parler au recteur s'il vous plaît. Oui... non... oui... non... oui... de la part de qui ?, comment ça de la part de qui ?, est-ce que je vous demande qui vous êtes vous qui êtes à l'autre bout de fil, nous sommes au téléphone, il y a forcément toujours quelqu'un, alors qu'est-ce que ça peut faire 'qui' ?, je suis celui qui parle, voilà tout, *(D'un coup, il devient extraordinairement mielleux.)*... On peut rire un peu quand même.... Alors s'il vous plaît mon chou vous êtes gentille, vous êtes adorable, je vous aime beaucoup, vous avez une très belle voix qui sent la beauté, je vous adore, je vous couvre de baisers, mais passez-moi le recteur, soyez gentille, je vous adore, passez-le-moi, vous serez adorable, hein mon chou merci... *(Temps. Il regarde la classe en souriant.)* Encore un moment, hein, je suis occupé, ceux qui veulent prendre une pause ou faire pipi

attendront encore un peu, vous serez gentils, hein, vous êtes adorables... *(Il s'interrompt soudain, comme pris de stupeur.)*

Monsieur le Recteur, allô Monsieur le Recteur, c'est bien Monsieur LE Recteur ?, ô Monsieur le Recteur, quel bonheur de vous parler Monsieur le recteur, quel honneur pardon, mais je vous prie de m'excuser, Monsieur le recteur, je ne vous ai même pas demandé si je vous dérangeais Monsieur le recteur,..., non ?, ô comme vous êtes aimable monsieur le recteur, comme c'est gentil à vous Monsieur le Recteur, comment allez-vous d'ailleurs Monsieur le Recteur ?, pas trop affecté par toutes ces affectations Monsieur le Recteur... Ô vous m'en voyez ravi Monsieur le Recteur, et votre femme Madame la Rectrice Monsieur le Recteur... Ah vraiment ?, ô j'espère qu'elle va se rétablir Monsieur le Recteur, et vos enfants Monsieur le Recteur...Pardon Monsieur le Recteur ?... Mais oui : **votre** enfant Monsieur le Recteur, pardon Monsieur le Recteur, j'avais oublié, Monsieur le Recteur, je suis bête, Monsieur le Recteur, il est pourtant unique votre enfant Monsieur le Recteur, il est si beau votre enfant Monsieur le Recteur... Et vous-même, Monsieur le Recteur, que vous êtes joli, Monsieur le Recteur, que vous me semblez beau, sans mentir, Monsieur le Recteur, si votre tralala se rapporte à votre tatata, alors vraiment Monsieur le Rec... !! ... Pardon ?... Comment ça 'qui est à l'appareil ?' Monsieur le Recteur, mais c'est une manie dans l'administration, cette question, quelle importance Monsieur le Recteur, si peu de chose est à l'appareil, Monsieur le Recteur, un être quelconque, votre serviteur simplement, vous êtes mon soleil sa seigneurie, votre majesté, mon adoré, et vous allez juste noter, son Éminence, que je retiens en otage une classe entière de votre Académie... *(Il sort une arme de son sac.)* Je suis certes *votre* obligé, mais ce sont *mes* otages, my Lord. Mais si, darling... Quel lycée, quelle classe, mais je l'ignore M. le Président. Tout ce que je sais, noble maître, c'est qu'il me reste... euh...- excusez-moi, vous avez l'heure, Mein Lieber Kollege... merci... 30 minutes de cours, ce qui fait qu'en tuant un élève par minute, sans temps mort, votre Honneur, je n'aurai pas fini d'éliminer toute la classe avant d'aller prendre mon train, mon Prince... Alors vous voyez, mon Ulysse aux mille ruses, ne me faites pas dire ce que

je n'ai pas dit... Pardon, mon commandant ? ... Ma revendication, madame la Maréchale... Ah oui, merci de me le rappeler, mon adjudant-chef... Ah, ben voilà, j'ai trouvé, cher Maître : un remplaçant tout neuf, équipé d'une montre à bracelet avec une petite et une grande aiguille... Et ceci dans moins de trente minutes, ma couille... Mes hommages, Patron, et... mes respects à votre femme. *(Il raccroche. Courte pause pendant laquelle il fixe le public...)*

Ah ah ah ah bonne blague non ? On peut rire un peu quand même, vous voyez.

(Long rire, excessif et inquiétant. Puis il s'arrête brutalement de rire et braque le public.)

Riez !

C'est quand même assez moyen. Déjà, jouir, c'était pas terrible, mais rire, c'est encore pire. Si vous ne savez ni jouir ni rire, comment voulez-vous apprendre à vivre ?

(Il reprend, sûr de lui et avec autorité.)

Bon, vous avez assez réfléchi. Maintenant, vous prenez la réponse au deuxième exercice, vous la griffonnez sur un petit bout de papier, vous la roulez en boule, vous la collez au fond de votre poche, et vous ne la ressortez qu'une fois que vous vous serez rencontrés vous-même par hasard dans la rue... ou ailleurs. Et il est assez probable que la rencontre soit imminente. Je vous remercie.

Troisième exercice, imagination à nouveau, plus classique et plus facile à imaginer : il ne vous reste plus que quelques minutes à vivre, disons entre une et vingt-neuf, que faites-vous ?

a) Vous regardez l'heure - en faisant abstraction de la grande aiguille -

b) En application du 1^e exercice, vous essayez de jouir de l'instant

c) Grâce à l'effet 'bi-philosophe', vous vous dites que chaque minute est divisible à l'infini et que vous serez sauvés cette fois-ci par une minute sans fin

d) Vous vous cherchez un remplaçant, c'est ce qu'on appelle le remplaçant de dernière minute, avec l'espoir de n'être pas... irremplaçable

e) Vous sortez de votre poche la réponse au troisième exercice

et f) Il n'y a pas de f)

Je vous laisse quelques minutes pour réfléchir. Mais pas plus... Un volontaire, pour me rappeler les différentes réponses possibles ?

(Il regarde très durement les élèves. Inquiétude. Puis il semble se décomposer progressivement.)

Euh... ou plutôt, pendant ce temps, je vous raconte une histoire. Ne m'écoutez pas surtout, réfléchissez, c'est plus important. Cette histoire, c'est la fameuse histoire de l'Autre, avec un grand O. L'Autre, c'est tout simplement celui qu'on a la chance de ne pas être, celui dont l'humilité nous console et conforte notre amour de nous-mêmes, celui dont la misère est si étrangère qu'elle ne peut qu'inspirer notre sympathie spontanée.

(Il s'assoit, jambes croisées, position du conteur. Il sort de son cartable une reproduction du tableau de Munch Le cri, et il la déroule, à titre d'illustration. Il commence le tout début de l'histoire en montrant au public la reproduction, avant de l'enrouler à nouveau maladroitement.)

C'est l'histoire du petit Pierre, cet enfant renfermé, fragile, trop fragile, qui a peur, peur de tout, qui tremble sans cesse de la rouge violence de la vie au lieu de jouir de sa douce évidence, qui s'enfouit sous ses draps chaque nuit de peur de voir trop bien qu'il ne voit rien, ou pire qu'il voit vaguement quelque chose

d'indistinct et qu'il entend de vagues bruissements dont il ne sait trop s'ils sont dans sa tête ou dans un air hostile, qui a peur du contact des autres, de leur voix sûre, de leur aisance et de leur humour, peur plus encore que sa peur ne se voie, ne se voie tout autour dans le monde ouvert bruyant sans amour, et donc qui a honte de cette peur immense, alors il fait tout pour cacher sa peur tant il a peur et il y réussit tant il a peur de sa peur. Donc personne ne voit qu'il a peur, il fait tant d'efforts qu'il a l'air digne, on le prend pour froid, intelligent et déterminé, on est sûr qu'il est solitaire et qu'il n'a besoin de personne. Il est toujours disponible et paraît indépendant, il est sérieux, attentif et serviable, mais jamais servile, on ne voit que ce qu'il donne à voir : solidité et inflexible détermination. La peur ne cesse de le transcender, car elle est son unique univers : il reste accroché à un cri qu'il ne parviendra jamais à pousser. Il grandit, devient adulte, mais il a peu d'amis, ne connaît pas de femmes, car il a trop peur d'être aimé, peur plus encore de brûler d'amour, de la violence inattendue avec laquelle tout cela se manifeste et se brise aussitôt. Mais rien dans la société qu'il redoute, qui le fait trembler de peur du tréfonds de son être, rien ne lui résiste : il avance et réussit en solitaire, il fait peur.

Alors un beau jour, forcément, il arrive au pouvoir, mourant de la peur que tout ne s'écroule et ne lui laisse que le désert où pourrait être enfin poussé le cri libérateur. Alors il prend toujours plus de pouvoir, tout le monde a peur de lui, mais lui il tue par peur, il s'entoure de la terreur par peur de la violence du monde, il devient le pire tyran que personne ait jamais imaginé, le petit Pierre. Tout ce qu'il fait lui fait si peur qu'il en fait toujours plus pour ne pas s'arrêter à cette évidence. Il fait même tuer sa famille, croyant se débarrasser par là de la source de sa peur, alors qu'il tue ainsi à jamais l'espoir même de s'en débarrasser.

(Longue pause. Pierre semble avoir presque fini d'immigrer en lui.)

Jusqu'au jour où, tremblant par tous les pores de sa peau et menacé de toutes parts par les complots très réels que trament autour de lui ses proches apeurés, il croit se reconnaître lui-même, à travers la vitre fumée de son carrosse blindé, dans le visage d'un homme assis dans la rue, visiblement pauvre – on ne sait trop s'il mendie –, le regard dans le vague, apparemment apaisé, lui, dans ce désert de la peur, il est assis, il ne fait rien, c'est curieux, il a l'air d'attendre tout en ayant l'air de savoir qu'il est trop tard. Mais pour la première fois de son existence, le petit Pierre n'a pas peur, il est comme touché par la grâce d'un visage qui ne lui inspire aucune peur. Après avoir demandé à son chauffeur terrorisé d'arrêter la royale automobile, il se dirige vers l'homme seul, qui ne détourne même pas son regard vers lui : *(Dialogue avec les mains comme des marionnettes, comme pour 's'écouter parler')* « J'ai l'impression de te connaître et de t'avoir attendu longtemps... », lui dit Pierre. « C'est impossible, je ne suis là pour personne, je n'ai jamais connu personne, je ne suis qu'un remplaçant. », dit l'homme. « C'est bien cela, j'ignorais que tu existais, mais je voulais prendre congé de ma peur, être remplacé, enfin libéré de moi-même, c'est mon dernier commandement, je t'affecte à ma place », dit Pierre. « Si tu crois que je vais obéir, débrouille-toi, fais comme moi, assieds-toi un moment et remplace-toi », répondit l'homme. Pierre n'eut pas peur et s'assit. L'homme se leva et disparut. Et Pierre resta assis, tandis que tout autour de lui, le monde continuait à flamber.

(Longue pause. On voit maintenant vraiment le petit "Pierre sur le visage du remplaçant.)

Pierre vous le croiserez sûrement, je veux dire si vous faites un peu attention, assis sur un banc, rêveur, l'air un peu ébahi, sans âge, accroché avec étonnement à un cri qu'il n'a plus à pousser, et derrière son visage d'ange qui tourne le dos aux ruines de notre monde, vous n'arriverez pas à déceler le mal qu'il a pu faire

comme les souffrances qu'il a pu taire. Maintenant, il n'est plus là, il a été remplacé.

(Silence. Longue pause. Il baisse lentement la tête, comme pris de la honte d'avoir raconté cette histoire, son histoire. Il réintègre son rôle.)

Bien, j'espère que vous n'avez pas écouté. Pourtant, j'ai quand même prononcé trente-trois fois le mot... peur. La morale de cette histoire, je l'ai oubliée... je ne l'ai même pas dans mon sac. Comme si on ne pouvait pas raconter d'histoire sans morale... Bon peu importe, la prochaine fois – bien que nous sachions tous qu'il n'y en aura pas –, je vous raconterai l'histoire de ce conteur qui ne voulait plus raconter d'histoires tellement il avait fini par trouver ça niais et qui se suicida avant de raconter son histoire... C'est une très belle histoire.

Tout ceci pour vous dire que la bonne réponse à la question du troisième exercice – parce qu'il y a une bonne réponse – est le « e) ». Bravo à ceux qui ont bien répondu, la question n'était pas facile, l'atmosphère était tendue et j'ai tout fait pour vous mettre sur la fausse piste.

Donc : si vous êtes sûr que vous allez mourir dans les minutes qui suivent, ce qui dans tous les cas est assez probable, vous n'avez plus qu'à sortir le petit papier en boule du fond de votre poche et à lire la réponse au troisième exercice griffonnée dessus. Imaginez votre chance : quelques minutes avant d'aller bêcher ce dernier souffle auquel vous voudriez rester suspendu etc., vous allez enfin savoir ce que vous feriez si vous vous rencontriez vous-même par hasard. Il était temps... *(Il enchaîne avec rapidité, mais netteté.)* En espérant que vous n'ayez pas choisi la réponse b) au deuxième exercice, ce qui ne vous sera pas d'une grande utilité, à moins que vous ne vous rendiez les quelques pièces que vous vous êtes données (vous me suivez toujours ?). En espérant aussi que vous n'ayez pas oublié votre réponse dans une poche de pantalon passé à la machine et que votre mémoire ne soit

quelque peu défaillante. Bravo aussi à ceux qui désirent regarder l'heure quelques minutes avant de mourir. Fayots, vous avez voulu me faire plaisir, hein ?, me faire croire que vous aviez déjà retenu mes leçons. Alors allez-y tiens, regardez l'heure, puisque vous avez tant de cran ! Ah vous auriez trop peur d'être brûlés par la foudre, hein ?

Bon allez hop, on est pressé, maintenant, je ne sais pas quelle heure il est, mais je sens bien que ça presse, j'ai mal, j'ai chaud, j'ai froid, il faut y aller, j'ai mal, je devrais y arriver. S'étonner, c'est fait, le temps, le sujet, la pensée, le bonheur, vivre, l'altérité, la société, tout ça s'est réglé : ah ne me dites pas non, vous n'avez pas encore eu le temps de relire vos notes. (*Il crie en silence, imitant ostensiblement le tableau de Munch.*) Voilà, ça aussi, pour votre gouverne, c'était le cri, il fallait le pousser, on ne peut pas y rester suspendu tout le temps, ça aussi c'est réglé. Vous vous entraînez chez vous... euh... si vous y rentrez bien entendu.

(Il devient particulièrement inquiétant.)

Bon ben on en a fini avec l'essentiel : vivre, on n'a désormais plus une minute à perdre. Et en même temps, je sens qu'il y a quelque chose qui manque, quelque chose de plus essentiel encore, une toute petite chose qui nous mettrait tous d'accord, je ne voudrais pas vous laisser sans, je veux dire vous laisser mourir idiots, mais j'ai oublié, c'est trop bête, ce matin encore pourtant, j'étais assis sur un banc au coin de la rue, juste à côté d'un trou, rêveur, la tête dans les nuages, je m'écoutais parler et je me disais : « ben oui, c'est évident, c'est là qu'est la clé, si chacun en disposait, ce serait la liberté, la fin de l'inquiétude », je discutais, j'avais le temps, oui c'est ça le temps, maintenant je suis pressé, on est tous pressés, et on ne retrouve pas l'essentiel, c'est idiot, quelle heure est-il ?, mon train, il faut que je me dépêche, où sont les toilettes ?, il fait de plus en plus chaud, il faut fermer la fenêtre, on peut rire un peu quand même, pardon ?,... vous n'entendez pas ce tic-tac ?, c'est curieux, ma montre ? Tiens, j'ai

peur... Oh, je vous en prie, dites-moi de quoi il s'agit, je n'ai plus que quelques minutes à vivre et je n'ai personne pour me remplacer... mais pourquoi on ne me remplace jamais ? ... My kingdom for a remplaçant ! (*Longue attente...*)

Bon, tant pis, il y a toujours des questions qui restent en suspens... (*Il va retirer la question du temps qu'il a laissée en suspens...*)

7) Il faut savoir faire le deuil de l'essentiel.

Allez, il faut en finir, un peu de courage, **dernier exercice** : afin de vous rendre à vous-même un hommage ante-mortem (on en profite beaucoup moins post-mortem), je vous demande, demandez-vous les uns les autres une petite minute de silence.

(Il fait « chut ». On entend le Tic-Tac pendant la minute de silence. Lui fait silencieusement son choix parmi les spectateurs, à la manière d'un ami tram gram. La tension monte, puis rupture soudaine.)

Mais non, bande de petits crétins, vous savez bien que c'est toujours remis à plus tard, la dernière minute... Il est toujours ou trop tôt ou trop tard, jamais l'heure. Alors pas d'inquiétude à avoir, vous pouvez tranquillement jouir de l'instant. Et de toute façon, vous n'y penserez pas, à la dernière minute, quand elle arrivera. C'est impossible... même si c'est nécessaire. Non, tout ça, c'était juste pour apprendre à vivre avant la dernière minute.

Je vous ai bien fait marcher, vous y avez cru. Jusqu'ici vous y avez cru. Moi-même, j'y ai cru. Il faut croire. En fait j'avais simplement besoin d'une minute de silence pour rendre hommage à votre professeur disparu et remplacé, et je ne savais comment faire étant donné qu'il n'est pas encore mort et qu'il est là devant vous.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop, ni à lui ni à moi. Oh, je me sens tellement mieux maintenant, comme rendu à moi-

même. Vous ne pouvez pas imaginer. Pfruit, fini le mal de tête. Il fallait deux heures seulement pour guérir, guérir de la peur d'être remplacé, éjecté, oublié. Deux heures pour ma dernière minute... le temps de remplacer en moi l'homme coupable par l'homme capable. (*Il éternue. Le coup de feu part. Regards vers la sortie. Étonnement puis gêne immense.*) Oh M. le Recteur ! Hein ? Mais non, je me rends (je viens même tout juste de me rendre à moi-même), je vais libérer les otages, je ne veux plus de montre, ni de bracelet, ni d'aiguille... Non, non, j'arrive... Reposez-vous... (*Au public...*) Il repose. Il faut que j'y aille, je vais me chercher aux toilettes, finie la prescription, finie la quarantaine, je vais me retirer cette vilaine corde autour du cou...

(Il s'éloigne, et s'arrête juste avant de franchir le seuil.)

Oh ben je suis bête ! Et vous qui ne me dites rien ! J'allais oublier le dernier exercice ! (*Il revient.*)

Dernier exercice : Plutôt que d'attendre un remplaçant, faites-moi plaisir, poussez le Cri, mettez-le soigneusement sous enveloppe, et envoyez-le-moi... (*Il s'éloigne, et s'arrête à nouveau...*) à l'adresse suivante, poste restante – et post-mortem - : « **Le remplaçant.** 1, passage de l'éternité. Vallée des ombres de la mort. Le puits sans fond cedex ».

(Il s'éloigne en chantant « Faire vos lacets, vous asseoir sur une chaise... ». Il regarde la classe, chante plus lentement en décomposant précisément les vers, puis il fait chanter les élèves à leur tour. Il sort. Bruit de coup de feu.)

NOIR

**Petit manuel d'engagement politique
à l'usage des mammifères doués de raison
et autres hominidés un peu moins doués**

Avertissement sans frais

Ce texte qui, comme son titre l'indique, est tout sauf un manuel, même petit, a été écrit dans sa première version et créé pour le théâtre en 2010, à une époque terrible et fort ancienne où Sarkozy, Ben Ali et Khadafi étaient encore au pouvoir. Depuis, fort heureusement, tout a changé : les peuples sont libres et connaissent la prospérité, les frontières sont ouvertes et l'on n'expulse plus les sans-papiers, le chômage a été éradiqué et les conditions de travail se sont considérablement améliorées, et partout, le progrès social et la réduction des inégalités nous promettent une humanité enfin pacifiée sur une planète saine. Bientôt, la mort elle-même ne sera plus qu'un mauvais souvenir. C'est en raison de cette amélioration notable de la civilisation que j'ai pris soin de remanier quelque peu le texte. Mais je n'ai pas voulu le modifier sur le fond, pour que chacun puisse se rappeler que le passé proche n'est pas si lointain, et inversement, car je préfère savoir le lecteur confortablement installé, sinon confiné, dans la douceur ouatée du monde d'après, pour lui offrir la nostalgie tranquille d'un monde déjà vermoulu. On pourra ainsi se placer sous l'autorité de Tocqueville, qui a toujours eu l'amabilité de permettre à ceux qui n'ont pas grand-chose à dire d'avoir l'air intelligent, en rappelant cette citation digne des meilleures allocutions d'Emmanuel Macron, et dont la beauté n'a d'égal que la platitude : « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ».

Spectacle engagé

« Toi qui écris des spectacles, tu as remarqué qu'il n'y a plus vraiment de spectacle engagé. Tu peux me dire qui va porter la voix de ceux qui n'ont pas la parole ? », voilà exactement ce que m'a dit l'autre jour un ami à moi, un type très à gauche, de sa belle voix posée, sous le regard de sa femme... de ménage, une malienne sans papiers, une femme bien sous tous rapports, très discrète, travailleuse, pas chère, qui nettoyait silencieusement ses toilettes et les rechargeait, pour qu'il soit bien sûr, lui, de ne jamais se retrouver sans papier. Ça m'a laissé sans voix. J'ai des amis qui savent s'occuper des plus démunis. Et puis il a ajouté aussitôt : « Moi, dès que je retrouve un peu de temps, je reprends mon engagement, j'ai toujours gardé l'esprit militant de mon adolescence. Mais là, putain, je te dis pas l'enfer, les travaux pour la récupération des combles, ça n'avance pas, je suis complètement bloqué, j'aurais jamais dû faire appel à un entrepreneur portugais ! » Il avait raison : il faut finir ses travaux avant de faire la révolution, et bien ranger sa chambre avant de se suicider.

Eh bien moi j'ai décidé de m'engager avant de mourir.

Mon médecin traitant me l'a chaudement recommandé, il paraît que c'est excellent pour la santé : « Ça dégage les bronches et ça favorise le transit intestinal. Quand vous êtes engagé d'un côté, ça vous dégage de l'autre. »

Le problème, c'est que pour s'engager de nos jours, il faut sortir de chez soi. Avec internet, les chaînes câblées, la livraison à domicile et la circulation des virus, c'est devenu de plus en plus difficile. Pourtant il suffirait d'arrêter de se faire livrer pour se

sentir délivré, et d'éteindre la télévision pour se libérer de ses chaînes. Et dehors, vous êtes déjà allés dehors ? Je peux vous dire que c'est immense, on ne sait pas du tout où ça s'arrête, c'est pas comme chez soi, qui s'arrête là où commence le voisin – le voisin dont il faut rappeler qu'il est le pire ennemi de l'homme - dehors c'est très mal sécurisé, il fait froid et ça fait peur, surtout la nuit, alors face à l'effroi on préfère rester dans sa torpeur, c'est normal, on a trop peur, même si on a tort d'avoir peur. Moi j'avais plutôt peur d'avoir tort de rester dans ma torpeur, alors j'ai décidé de piler la torpeur et de torpiller la peur.

De sortir de chez moi pour m'engager enfin.

J'ai quitté ma torpeur et mon appartement, mes chaînes et tous mes abonnements, et j'ai tout de suite décidé d'organiser une marche de protestation pour réclamer haut et fort un peu plus de protestation ! J'allais manifester pour exiger que les gens manifestent un peu plus ! Le problème, c'est qu'à ce moment-là personne ne s'est manifesté, j'étais tout seul, alors je ne pouvais même pas dérouler la banderole sur laquelle j'avais pas encore eu le temps d'écrire : « Nous voulons être plus nombreux ! ». C'est ce qu'on appelle un prosélyte trop zélé qui se délite avant même d'y être allé. Mais je suis quand même allé manifester tout seul courageusement, et surtout en silence, c'est beaucoup plus impressionnant. Ah j'étais bien décidé à ne pas ouvrir la bouche ! J'étais donc en train de manifester tout seul silencieusement dans la rue, les poings bien serrés au fond des poches, suivi de loin par un petit groupe de CRS en civil de sexe féminin qui faisaient semblant de s'en foutre et d'aller rigoureusement dans la direction opposée pour faire du shopping, tandis qu'un gamin de 7 ans testait son lanceur de balles de défense et que, plus près de moi, il y avait même un casseur esseulé en gilet jaune en train de détériorer ouvertement la voie publique avec un marteau-piqueur, quand j'ai soudainement réalisé qu'en vérité je n'étais pas tout seul et qu'autour de moi les gens faisaient exactement la même chose que moi : ils manifestaient eux aussi tout seuls en

exprimant silencieusement leur colère. Chacun manifestait à sa manière, tout seul dans son coin, sans déranger personne, c'était beau à voir, ces mouvements collectifs tout à fait individuels.

Je me suis engouffré dans le métro (oui, j'étais à Paris, je le dis pour les provinciaux un peu naïfs : pour s'engager vraiment, il faut être dans la capitale), et là il y avait carrément des manifestations de masse de solitaires silencieux, c'était presque à vous donner le tourniquet. C'était incroyable, ils marchaient tous au même rythme, on se disait qu'avec une telle armée en marche, le gouvernement, pourtant lui aussi en marche, n'allait plus pouvoir tenir très longtemps. Mais tout ça me semblait manquer d'unité... C'est le problème avec ces mouvements spontanés, les revendications paraissent trop disparates ou corporatistes. « Y en a marre des métros bondés ! », criaient intérieurement les agoraphobes décomplexés, tandis que les plus petits, accrochés rageusement à leur poteau, avaient des revendications plus identitaires : « Des déodorants pour toutes les aisselles ! », et d'autres, repliés sur leur strapontin, avaient des doléances plus individualistes : « Donnez-moi une autre vie, la mienne n'est plus supportable ! », et puis il y avait les utopistes, qui dormaient carrément sur les bancs du métro, la gueule toute rouge sous de belles affiches publicitaires toutes bleues avec écrit « Le bonheur, c'est quand je veux, si je veux ».

Une marée humaine d'un silence criant de vérité.

J'étais rassuré : au fond, les gens sont presque tous engagés, simplement ils n'osent pas le dire, ils auraient trop peur de s'en rendre compte. Ils croient qu'ils sont tout seuls, mais ce qu'ils ignorent c'est qu'ils ne sont pas seuls à le croire. Il faut trouver le moyen de fédérer toutes ces voix isolées : « Tout seuls, tous ensemble ! », voilà qui me paraissait un assez bon slogan. Je rentrai donc difficilement, et au dernier moment, en jouant des coudes, dans le wagon bondé, contraint de pousser quelque peu les corps massés devant la porte, quand j'ai senti, en voyant les visages se

tourner vers moi, qu'il y avait déjà un progrès, que les gens commençaient à parler d'une seule voix : « Qu'est-ce qu'il nous fait chier ce con, il aurait pu prendre un autre wagon ! ». C'est là que j'ai compris que j'étais fait pour être un leader.

Oui, le charisme a tout de suite fait son effet : la preuve, quand je suis descendu le premier à la station Châtelet-Les Halles, presque tout le monde m'a suivi dans les couloirs du métro, je n'aurais jamais cru. Et là le miracle se produisit, et la foule compacte qui se dirigeait comme un seul homme vers le même bureau à la même heure pour y répéter les mêmes gestes avec le même but : gagner la même vie pour regarder le même écran plat avec le même encéphalogramme plat, tous complètement à plat en mangeant les mêmes plats dans un monde sans plis en espérant gagner plus, cette foule se mit à former comme un seul petit peuple en marche, engagé dans la même direction : nulle part, tous ensemble avec la même indétermination, en laissant d'une même voix silencieuse la même question en suspens : « À quoi ça sert de prendre tous ces transports, si notre seul horizon c'est la mort ? ». Mais le gouvernement restait étrangement sourd à ces appels muets de la foule. Aux gens qui s'interrogeaient légitimement sur le sens de l'existence, il préférait parler pouvoir d'achat ou taxe sur l'essence, et c'est alors que je crus entendre le même cri d'indignation traverser les esprits endormis : « L'existence précède l'essence ! ». Voilà, la Révolution silencieuse était en marche, grâce à moi. La marche irrésistible de tous ceux qui ne sont rien. La *Nobody Pride*, et tous affirmaient bien bas et faiblement : « Nous sommes personne ! »

C'était le printemps arabe dans le métro parisien !

Pour ma part, je rentrai chez moi, épuisé, mais heureux, je venais quand même de diriger ma première manifestation silencieuse, ça commençait fort, depuis ce matin, j'étais un penseur engagé et un leader politique. C'est pourquoi j'allais tout de suite me coucher. Car comme dit le proverbe corse assez couru en

Suisse : « Un leader, ça a aussi besoin de beaucoup d'heures dans un lit ». Surtout le leader des SAGES, comme moi, les Solitaires Anonymes de la Gauche Endormie et Silencieuse.

J'eus à peine le temps de songer au spectacle engagé que je me mettrais à écrire dès le lendemain, que déjà les bras tyranniques de Morphée réduisirent à néant toute tentative d'opposition.

Enfin pas complètement, puisque je dormais quand même à poings fermés.

De droite à gauche

Je me réveillai avec le poing toujours fermé, c'était un signe, je savais que j'allais enfin pouvoir écrire mon spectacle engagé.

Vous le savez bien, quand on dit « spectacle engagé », cela veut dire spectacle engagé à gauche. Si vous avez vu un spectacle qui n'est pas engagé, c'est qu'il s'agit d'un spectacle de droite. Tous les spectacles sont de droite, sauf les spectacles engagés. La droite, cela n'a pas besoin de se préciser, c'est naturel. C'est un produit naturel et sans colorant, même s'il y a souvent des conservateurs. On n'a pas besoin de s'engager pour elle, on baigne déjà dedans. Vous avez déjà entendu quelqu'un affirmer haut et fort « Moi, je suis de droite » ? Non, y a pas besoin, c'est présupposé dans la proposition « Je suis ». C'est ce que n'a pas compris le chroniqueur gauchiste de BFM TV, Éric Brunet, dans son brûlot révolutionnaire *Être de droite : un tabou français* ; ce n'est pas que les gens n'osent pas dire qu'ils sont de droite, c'est simplement que c'est inutile de le préciser ; ce n'est pas un tabou, c'est une seconde nature.

Quand je dis ça, il y a toujours un type qui me dit : « Mais il faut arrêter avec ce langage du vieux monde, la droite et la gauche il y a longtemps que ça ne veut plus rien dire ! Il faudrait savoir dépasser ces clivages stériles et être un peu plus pragmatique ! » Là, vous aurez reconnu aussitôt un type de droite. La droite, ça a toujours cet air dégagé. Mais en un sens, c'est vrai que la droite et la gauche, ça ne veut plus dire grand-chose, puisqu'il ne reste plus que la droite, avec ses deux extrêmes : l'extrême droite, et plus radical encore : l'extrême centre.

Et les gens qui ont manifesté tous les samedis pendant plus d'un an, avec leurs gilets jaunes, qui ont occupé les centres-villes et les ronds-points, et qui ne demandent qu'à recommencer, ils manifestaient pas vraiment, non, on ne le sait pas, mais ils organisaient des battues tous ensemble, ils cherchaient la gauche : « Où est la gauche ? Où est la gauche ? Mettez vos gilets phosphorescents, les gars, comme ça ils pourront nous voir de loin ! » Et tant qu'ils n'auront pas trouvé, il y a des chances qu'ils reviennent régulièrement reprendre leur battue. Et pendant ce temps vous aviez l'extrême droite cachée dans le buisson, qui leur répondait : c'est par ici...

C'est comme si, de toute façon, tout penchait naturellement vers la droite. La droite, c'est comme la maladie, le chômage, la pauvreté ou le réchauffement climatique, on n'y peut rien, c'est la nature. Il faut dire que Dieu lui-même est de droite : initiative, création, investissement, toute puissance, monopole, concurrence déloyale, voilà son credo ! Il répand partout le saint esprit d'entreprise. Et son fils, il sert à quoi son fils, je vous le demande ? C'est juste un moyen de convaincre les plus pauvres de contribuer aussi à son enrichissement personnel : pure exploitation. « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux », tu parles : la promesse de participation au capital, c'est le plus vieux mirage de la droite pour mater les revendications des travailleurs ! Aux pauvres le royaume des cieux, oui, mais aux riches le paradis fiscal. Et si les pauvres lui demandent le paradis sur terre, là le fils cale.

L'idée même du pouvoir est de droite. Regardez le combat farouche que mènent les candidats de gauche pour éviter de le prendre. Vous allez me dire :

« La gauche a pas déjà pris le pouvoir en France ? » Non... C'est pas la gauche qui prend le pouvoir, c'est le pouvoir qui prend la gauche... et qui la fait pencher naturellement vers la droite. Comme disait un éminent politologue du siècle dernier, Pierre Dac : « En France, il y a deux grands partis de droite, dont

l'un s'appelle la gauche ! » C'est ce qu'on retrouve dans les mots très forts de notre jeune et beau président : « Mais comme tout ceci est croquignolet ! Moi mes amis, je suis simplement progressiste, je ne suis ni de gauche, ni de gauche ! ». L'air qu'on respire est de droite, vous croyez qu'il se soucie de justice sociale, la vie en général est de droite, vous croyez qu'elle redistribue équitablement ses ressources ! On est de droite parce qu'on naît à droite. La naissance est de droite, cette manière de vouloir à tout prix passer avant les autres ! Le premier cri, c'est « Moi d'abord ! » - le premier cri des nouveau-nés d'extrême droite, c'est même « Les Français d'abord ! ».

Quelle attitude césarienne !

Il n'y a qu'avec la mort qu'on passe vraiment l'arme à gauche. C'est vrai qu'elle est très égalitaire. Elle viendra nous chercher avec sa faucille et son marteau pendant notre agonie, en chantant : désolé, mais... c'est la lutte finale ! La grande blagueuse. Non, un homme de gauche, c'est juste un homme de droite... qui a dérapé. Mais on finit tous par revenir à droite quand on a dévié vers la gauche. Parce que la gauche, c'est comme le mariage des pédés, le salaire minimum, la semaine de 35 heures et l'égalité entre les hommes et les femmes, c'est contre nature. Je sais de quoi je parle, je suis de gauche ! C'est une loi physique : prenez un corps, laissez-le dans l'inertie, il penchera naturellement vers la droite, c'est la loi de l'aggravation universelle.

Dieu sait combien c'est difficile d'être de gauche (et Dieu le sait d'autant mieux qu'il est de droite). Vous ne pouvez pas imaginer les efforts contre nature que cela m'a demandé. Dans ma famille, de génération en génération, depuis le milieu du XIX^e siècle, on a toujours voté Giscard d'Estaing. L'un des plus terribles souvenirs de mon enfance, j'avais neuf ans, c'est la tête de ma grand-mère (paix à son âme) lorsqu'on a annoncé à la télé la victoire de François Mitterrand en 1981. En la regardant, j'ai cru voir le cri de Munch : un tel désarroi, une telle tristesse, un tel

effroi, on n'a pas le droit de montrer ça à un enfant de 9 ans ! Pour moi, c'était pire que si elle s'était fait voler son portefeuille chez Fauchon.

Ce jour-là, mon cœur a flanché en voyant la souffrance de Mamie. Il fallait le voir aussi, ce soir-là, le petit peuple de droite, au bord du gouffre, traîner son âme en peine entre la porte de la Muette et l'avenue Mozart, en se mouchant dans un vieux Figaro, quand certaines passionnariass n'allaient pas, dans un geste de désespoir suicidaire, jusqu'à immoler leur chihuahua dans leur Autobianchi. Un vrai cataclysme. En 1981, c'était autre chose qu'en 2012, il faut les comprendre, les gens de droite de l'époque : ils étaient pas du tout préparés. Depuis que le Front Populaire avait fait « Blum » dans le paysage politique (mais si, vous connaissez, c'est la chanson des premiers départs en congés payés : « et quand mon cœur fait Blum ! »), la droite avait toujours su faire front national face à la gauche, elle l'avait même parfois mise dans le pétrin. Pendant très longtemps, la seule vraie menace gauchiste pour la droite, ça avait été le général de Gaulle.

Alors pour les gens de droite en 1981, la gauche au pouvoir, c'était soit un mauvais souvenir soit pour les plus jeunes un mythe, et voilà que ça devenait soudain un mythe errant un peu partout dans les rues de Paris, bien réel, lui. Voilà que le mythe prenait la Bastille et s'asseyait à la gauche de Dieu. Oui, ce soir-là, mon cœur d'enfant a flanché. Voir tous ces gens de droite pleurer ! Un gens de droite au pouvoir, c'est normal, c'est beaucoup plus dur pour lui d'en être privé que pour un gens de gauche. Comme il est plus dur à un riche de sauter un repas. Je me suis juré que je me battrais pour ne plus voir cela. C'est depuis ce jour que j'ai commencé à dévier vers la gauche. Car je crois que l'une des premières vertus de la gauche, c'est de savoir se mettre à la place des autres, principe d'empathie et de solidarité. C'est donc le jour où j'ai commencé à me mettre à la place des gens de droite que je suis naturellement devenu de gauche.

Tout était pourtant contre moi ! Vous qui êtes de gauche, mettez-vous un peu à ma place : je venais d'une famille bourgeoise, avec des moyens, j'avais tout pour faire de belles études, gagner beaucoup d'argent, obtenir un poste prestigieux et réussir ma vie, vous croyez que c'est facile comme point de départ ! On ne part pas tous avec des chances égales dans la vie : moi j'ai dû faire plus d'efforts que d'autres pour rater la mienne. Et ma grande fierté, c'est que j'ai réussi ! Il faut lutter contre sa nature pour rouler à gauche quand on est né à droite. Pour devenir intermittent du spectacle à la sueur de son front quand on aurait pu être cadre supérieur, ou même Gabriel Attal, les doigts dans le nez. Vous croyez qu'on passe comme ça d'un emploi stable à un emploi précaire ! Il a fallu que j'avale la petite cuiller en argent que j'avais dans la bouche à ma naissance, mais pour pouvoir l'évacuer il a aussi fallu qu'on m'enlève le balai que j'avais dans le fondement : c'est ce qu'on peut appeler une première ouverture à gauche. Deuxième ouverture à gauche, je suis devenu un social traître : j'habitais Boulogne, mais je passais mes vacances dans les îles, à Billancourt, bille en tête avec les derniers ouvriers des usines Renault et le spectre de Jean-Paul Sartre, qui avait un œil qui regardait à gauche vers les usines et l'autre à droite vers le café de Flore, d'où son strabisme. J'ai dénoncé mes parents aux services fiscaux pour fausse déclaration, mon père en a fait une hernie fiscale, pour le soulager, on a dû recourir à l'ISF sous anesthésie locale, et j'ai dénoncé ensuite mon confesseur, Monseigneur Dupanloup, pour fellation illicite en présence d'un tiers sur candidat au BEPC. Du coup, Dieu a cessé de croire en moi. Ça mettait un peu de réciprocité dans notre relation.

Toute mon enfance et ma jeunesse n'auront été qu'une terrible lutte contre ma nature. Plus tard, en 2002, j'ai même été jusqu'à voter à l'extrême gauche au premier tour des élections présidentielles pour favoriser le passage de la droite, qui sans cela, souvenez-vous, n'avait aucune chance, la pauvre. Elle ne pouvait gagner qu'avec la compassion des gens de gauche. Ça a marché, mais à l'arrivée, ça m'a quand même fait de Le Pen. Alors au deuxième tour, j'ai fait comme tout homme de gauche qui se

respecte : j'ai voté à droite. À l'époque, c'était pas facile, il fallait faire un gros effort d'empathie. Mais avec le temps, j'ai remarqué que les gens de gauche s'habituent assez facilement à voter à droite : en 2017, ils y sont presque allés avec le sourire.

C'est en 2002 que j'ai vraiment compris toute la justesse de l'expression : « Élections, piège à cons ! » Oui, je me suis senti vraiment... piégé. Alors depuis, j'ai préféré voter en touche... Et je me suis dit qu'il fallait mieux que je m'engage, que j'arrête de compter sur mon bulletin de vote, que je passe vraiment à l'action, qu'à ma manière je devienne militant, j'y ai mis le temps. Mon but était clair : je voulais aider le parti socialiste (vous vous souvenez ?) à rester dans l'opposition. J'avais bien compris qu'il n'est pas du tout dans la nature de la gauche de gouvernement de gouverner. Mais à l'époque, je leur ai fait part de mon projet et ils m'ont répondu : on n'a pas du tout besoin de vous pour ça, on y arrive très bien tout seuls. Comme dirait François Hollande – le premier président de la V^e République programmé pour s'autodétruire avant la fin de son mandat : « on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ». Je me souviens que j'avais même voulu lire le programme de la gauche, mais à l'époque on m'a dit qu'il était comme les socialistes : épuisé. Et depuis, j'attends toujours. Le problème avec la gauche, ce n'est pas la franchise, ce sont les délais de livraison. La droite, elle, n'a pas de problème avec ça, elle n'a jamais eu besoin de programme. Soit elle le fait sous-traiter par le FN (ou le RN, c'est comme vous voulez, je ne veux pas non plus contrarier qui que ce soit), soit c'est l'absence même de programme qui fait tout son programme :

« Je suis libéral. Faites ce que vous voulez, on s'en fout complètement, vous êtes libres. Vous êtes libres de manifester, de faire la grève, de vous indigner, on s'en fout, si vous avez un violon, vous êtes même libres de pisser dedans, chacun fait ce qui lui plaît, chacun est libre de payer l'ISF ou d'être SDF, de mettre son argent en Suisse ou ses espoirs en sourdine, de se refaire la poitrine dans une clinique privée ou de mourir aux urgences avant d'être soigné. C'est à vous de choisir le projet de vie qui

correspond le mieux à vos possibilités, ce n'est pas à nous d'intervenir, votre vie c'est votre entreprise et c'est vous qui en êtes le chef ! Et puis on a tous des chances égales d'y arriver alors on voit pas pourquoi ceux qui ont su saisir leurs chances égales devraient payer plus d'impôts ! Il faut commencer par reconnaître le mérite des plus riches, la preuve évidente de leur mérite... c'est qu'ils sont plus riches (comme dit fort justement Éric Brunet dans son très émouvant *Être riche : un tabou français*), et ça c'est la base de la justice sociale, selon l'ordre de la nature. Et j'ajouterais : 'Si tous ceux qui n'ont rien n'en demandaient pas plus, il serait très facile de contenter tout le monde.' Car c'est notre projet, et ce que je veux, c'est que vous, partout, vous alliez le faire gagner ! ».

C'est terrible, le libéralisme vous condamne à la liberté, du coup vous n'avez même pas la liberté de ne pas être libre, alors que c'est quand même le choix de la majorité des gens, la servitude volontaire. On pourrait respecter un petit peu leur choix, ce n'est pas très démocratique, cette défense de la liberté.

Bref, pour résumer en une seule phrase : la droite nous demande de bien vouloir desserrer les fesses pour nous montrer la voie de la liberté, alors qu'avec les socialistes on avale de l'air et on ballonne.

Du coup, j'ai opté pour un bon vieux remède de grand-mère contre l'aérophagie : la camomille... euh pardon, le communisme !

Vous l'avez sûrement oublié, mais c'est un mot qu'on utilisait autrefois pour faire peur aux enfants. Depuis que j'ai lu *Tintin chez les Soviêts*, ce mot m'a toujours fasciné, au même titre que ce nom gravé sur la tranche dorée d'un bel ouvrage de la pléiade de la belle bibliothèque de droite de mes parents de droite : Karl Marx.

Il faut relire Marx

C'est même un ami du gentil mouvement des entreprises françaises qui me l'a dit : « Il faut relire Marx. C'est un visionnaire. Il a tout compris. Il faut, je dirais même plus : c'est capital ! Ah la bonne blague ! ». Mon ami n'était pas aussi doué, ce n'était pas un visionnaire, mais juste un millionnaire : grâce à Marx, il avait compris les rouages du profit dans un monde capitaliste. Il avait d'ailleurs lu les ouvrages indispensables : *Lire le Capital pour optimiser les résultats de son entreprise* aux éditions Jacques Umule et *Connaître la pensée de Marx pour rendre ses salariés heureux sans augmenter les coûts de production* aux éditions du Manager décomplexé. « J'ai même appris des trucs incroyables sur la vie de Marx : par exemple que le petit Karl, figure-toi, était un vrai petit garçon typiquement germain, un petit enfant tout blond, et ce n'est qu'en devenant adulte que Karl a bruni... Ah qu'est-ce qu'on s'marre ! », c'était un vrai marxiste, oui oui, aujourd'hui si vous voulez trouver des marxistes, il faut déambuler dans les couloirs du Medef.

Tandis que moi, je pensais plutôt que Marx, c'était complètement dépassé. Rien que la première phrase du *Manifeste du parti communiste*, aujourd'hui on dirait aussi une blague : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de la lutte de classes ». Tout le monde le sait bien aujourd'hui que la lutte des classes c'est dépassé, c'est complètement obsolète ! Donald Trump, le premier président de race bovine de toute l'histoire des États-Unis, l'a clairement dit : « Il n'y a plus de lutte des classes, il y a longtemps que nous l'avons gagnée ». Mais bien sûr que ça n'existe plus, aujourd'hui le fossé est beaucoup trop grand entre les plus riches et les plus pauvres, avec un tel écart, il ne peut pas

y avoir d'affrontement. Tous ceux qui veulent rentrer dans la lutte finissent par tomber dans le fossé qui les sépare. Les luttes sociales sont frappées d'un trou de mémoire et les classes tombent dedans : pouf, c'est la chute des classes. Au pire, si un pays riche et un pays pauvre se cognent en tombant dans le trou, on assiste à un choc des civilisations. Si vous y ajoutez la fonte des glaces, le monde part à vau-l'eau.

Aujourd'hui, il y a tout au plus une lutte de classe sans « s », c'est juste la classe moyenne qui se débat contre elle-même avec ses petits moyens : la classe moyenne moyenne qui tape sur la moyenne supérieure qui s'en prend à la moyenne inférieure qui voudrait prendre la place de la moyenne moyenne, et tous ensemble ils tapent sur les prolétaires, qui, eux, sont devenus invisibles, parce qu'ils sont soit dans les ateliers clandestins, soit dans la mer Méditerranée (au fond). La lutte des classes est devenue complètement marteau, la faucille en moins ! C'est à vous rendre fous ! C'est devenu Mad Marx !

Même le concept d'exploitation est dépassé : l'idée qu'on reçoit un salaire si on accepte de se transformer soi-même en une marchandise dont le capitaliste se sert pour tirer un profit ! Et selon sa nature même (et selon l'ordre de la nature en général), le capitaliste se comporte avec le salarié comme avec n'importe quelle marchandise, il fait en sorte que ça lui coûte le moins possible pour lui rapporter le plus possible. Mais j'ai envie de dire au capitaliste : c'est quand même incroyable de payer pour ça, aujourd'hui, on vit dans un monde moderne, il y a des stagiaires, ou mieux encore il y a Uber ! Les gens ne se laissent plus exploiter, enfin, on vit dans un monde moderne, ils sont devenus autonomes, ils s'exploitent eux-mêmes tout seuls comme des grands, c'est le progrès social !

On a même réussi à remplacer l'esclavage payé par l'esclavage payant, cela s'appelle : consommer. Sommé d'être con, et vite ! C'est le génie du capitalisme, c'est merveilleux, hop, on

fonctionne en circuit fermé, c'est retour à l'employeur, l'argent que vous gagnez, vous le réinjectez aussitôt dans ceux qui vous exploitent, c'est gagnant-gagnant ; c'est comme si on demandait à un prisonnier de construire lui-même sa cellule, afin d'économiser l'argent public. Nous c'est pareil, on s'enferme chez soi, et on donne les clés à Bouygues, Microsoft, Darty, Ikea, Canal +, Free (la bonne blague), Apple, Google, Amazon (Aga), etc. qui font de notre foyer un petit temple intime à l'effigie du capital, avec messe régulière sur écran cathodique (enfin aujourd'hui c'est sur écran LSD, c'est encore plus hallucinogène). Avant on essayait de se reposer un peu en dehors du temps de travail, ça c'était autrefois, c'était la belle époque, l'époque de l'exploitation et de la lutte des classes, l'époque de la reproduction de la force de travail, maintenant ce n'est plus possible, vous avez un temps obligatoire et incompressible de consommation-loisirs, vous n'avez plus le temps de vous reposer, c'est épuisant, il faut sans cesse travailler à se détendre, avec même des camps de rééducation qui sont là pour vous rappeler à coup d'amphétamines et de stimulations électroniques que vous êtes heureux, avec jouissance obligatoire à heure fixe : cela s'appelle le Club Méditerranée, le Disney Land, le Center Park, le Fitness Club, la Play Station, le Game Center de votre Smart Phone, le camping de Palavas-les-Flots. Et si vous n'arrivez pas à vous détendre, on vous impose un programme intégral de méditation, de pensée positive, de lâcher-prise, et en pleine conscience en plus, histoire de le sentir vraiment passer ! Et on commence très jeune, on en est revenu à l'exploitation des enfants : regardez l'état d'épuisement des adolescents, dès 15 ans on dirait des vieux, on les dirait sortis tout droit de la chanson Jaurès de Jacques Brel : « Ils étaient usés à 15 ans/Ils finissaient en débutant/Quinze heures par jour le corps en laisse... ».

C'est pire que l'exploitation, c'est la condamnation aux travaux de bonheur forcé ! Y a de moins en moins besoin de CRS - Couillons en Rangs Serrés - pour mater la résistance des travailleurs, non, on nous tape sur la gueule à coups de matraque du

bonheur, la seule matraque qui te laisse patraque en te donnant quand même la trique. Je bande donc j'existe, on a remplacé le cogito par le coïto. Exister, c'est s'exciter. Penser, c'est dépenser. Big Brother vous regarde et il vous dit avec douceur : non, mais tu vas jouir, allez jouis, jouis, jouis ! Allez, c'est moi qui régale : bonheur obligatoire pour tout le monde ! Et on lui répond tous : « Oh oui ! Fais-moi mal ! Envoie-moi au ciel ! » Comment voulez-vous qu'on lutte ? On n'est pas à armes égales...

Attention, ce bonheur, il n'est pas non plus question de le partager avec n'importe qui. Non non, ce joli bonheur tout propre, bien comme il faut sous tous rapports, il n'est valable que s'il reçoit un tampon de la préfecture sur de beaux papiers officiels. « Garantie pur bonheur, Label France, Qualité Européenne ». Ceux qui n'ont pas ces papiers, ce sont eux aujourd'hui les damnés de la terre. De la terre sans accueil. Ce sont les prolétaires de tous les pays, puisqu'ils n'en ont plus aucun.

La misère du monde

Je suis né en France, de parents français, comme tout le monde. Pourtant à mon arrivée au monde, je n'avais aucun titre de séjour, comme n'importe qui. En tout cas, pas plus de titre qu'un autre à commencer ses jours. J'étais clandestin, j'étais tout nu, tout fripé à cause de la traversée, il faut dire que le passage est étroit et que le passeur y va parfois au forceps. La première chose que j'ai faite en venant au monde, une fois la frontière franchie, c'est évidemment de crier pour demander l'asile, comme tout le monde. Au lieu de quoi un policier en civil, qui m'attendait juste à la sortie de la bouche de métro, station Placenta, m'a demandé mes papiers :

« Dis donc, petit visqueux, ta carte d'identité ! Ton titre de séjour !

- Mais je ne suis encore personne, je ne sais même pas si j'ai un titre à être quelqu'un... Est-ce qu'en naissant, d'ailleurs, je ne prends pas la place de quelqu'un d'autre ?

- Non, mais tu n'essaierais pas de m'entourlouper ? Encore un intellectuel de gauche ! Tu te prends pour qui ?

- Un simple demandeur d'asile.

- Regarde-toi, tu es tout vilain ! Tu ne crois quand même pas qu'on va te laisser rentrer sur le territoire dans un état si vil ; il te faut des papiers ! »

Comme j'étais né au bon endroit, on m'a alors donné une identité nationale, authentifiée par une carte du même nom, j'étais trop fier, pour la première fois j'avais ma photo affichée quelque part et dès que j'avais un doute, je me faisais des contrôles d'identité inopinés au faciès pour vérifier que j'étais bien

moi-même. Avec mon identité nationale, je pouvais me promener où je voulais, tout le monde me respectait. Mon identité nationale, elle me faisait oublier mon exil natal. Et puis avec les préservatifs Frontex, l'identité nationale est bien protégée contre les risques de contagion par un virus étranger. Moi et mon identité nationale, on est restés heureux un certain temps comme ça, tous les deux. C'était quand tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, c'était quand j'étais de droite. C'était il y a un an, c'était il y a un siècle, c'était il y a une éternité.

Oui, j'ai été fier de mon identité nationale, comme un con, comme tout le monde, jusqu'au jour – je me souviens c'était en 2010, une autre époque, pensez-vous, où l'on voulait se protéger de l'afflux des immigrés et où l'on expulsait les sans-papiers, une époque où, imaginez un peu, Poutine, Bachar El Hassad ou même Viktor Orban étaient au pouvoir, l'époque de Ben Ali, Sarkozy, Kadhafi et Berlusconi, les « quat'z'amis » - jusqu'au jour, donc, où j'ai rencontré un type noir dans l'avion, menotté et assis entre deux gars qui avaient pas l'air commode. Il était visiblement l'un des rares privilégiés à avoir dégotté la dernière promotion d'Air France, le billet classe prison en aller simple avec escorte personnelle : easy jet to come back home ! Dès que je l'ai vu, je lui ai demandé :

« Qu'est-ce qui vous arrive ?

- Je n'ai pas de papiers, a-t-il rétorqué avec un fort accent africain.

- Et ils vous ont pas filé une identité nationale, à vous ? Vous avez bien un nom ? Un état civil ?

- Oui : DuMonde, LaMisère. Enfin, c'est comme ça qu'on m'appelle dans votre pays, c'est mon sobriquet.

- « Désolé, monsieur, mais on ne peut pas accueillir LaMisère DuMonde ici, vous avez vu sa tête, elle n'est pas présentable, on est très soucieux de présentation, on est quand même le pays des droits de l'homme », m'a dit l'aimable empaffé qui était assis à sa droite (attention, un empaffé, ne vous y trompez pas, c'est

littéralement un agent qui a intégré la PAF, la Police de l'Air et des Frontières).

C'est vrai que LaMisère DuMonde était un type pas très présentable, pour des gens bien comme vous et moi avec une belle identité nationale qu'on nettoie au karcher le dimanche chez Éléphant bleu... marine. Tout d'abord, il était pauvre, ça à la limite c'est pas trop grave tant qu'il le reste, parce que vous imaginez un peu, si y avait pas de pauvres, ça servirait à quoi d'être riche, comme vous et moi ? Moi je veux pas d'un monde avec plein de gens riches et déprimés parce qu'ils se sentent des moins que rien, sous prétexte qu'il y a personne en dessous. Si vous croyez que c'est comme ça qu'on va sortir de la crise ! Ensuite, non seulement il était vraiment très noir – ce qui laisse quand même un peu à désirer quand on n'est pas un sportif de haut niveau – mais en plus il était musulman ; noir et musulman, si ça c'est pas typiquement du racisme anti-français !

Alors c'était quand même normal qu'on lui demande poliment de rentrer chez lui pour apprendre les bonnes manières. Comme vous et moi, comme les gens civilisés. On lui demandait pas non plus un effort démesuré. Il faut arrêter de voir le mal partout. Le policier me l'a clairement dit : « On n'a absolument rien contre ces gens-là, on est tout à fait prêts à les accueillir, il y en a assez de toute cette diabolisation, on veut juste pouvoir les choisir, alors on leur demande de ne revenir que quand ils seront riches et blancs, c'est pas la mer à boire ». Il semblerait que pas mal de sans-papiers aient pris ça un peu trop à la lettre et aient essayé de boire la mer... Et puis last but not least, LaMisère DuMonde n'avait pas envie de rentrer chez lui, il était plutôt attaché à ce pays qui, pour lui manifester en retour son affection, lui mettait des menottes.

Il faut dire qu'il avait essayé d'obtenir l'asile, Monsieur LaMisère DuMonde.

La première fois qu'il s'était présenté aux guichets, on lui avait demandé : « J'espère pour vous que vous avez été persécuté au moins, c'est la moindre des choses, je n'ai pas envie d'être dérangé pour rien ! »

Il avait de la chance, il s'était fait couper une partie de la jambe droite à la machette dans sa région d'origine : le Nord Kivu. Sacré coup de bol !

Mais le guichetier lui rétorqua :

« Kivu, Kivu, ben justement vous êtes qui, vous ? Ah ah ! Vous n'êtes pas dans la liste des pays autorisés à souffrir. Vous avez au moins une attestation de persécution signée par vos agresseurs, selon le modèle Cerfa M- 7318 avec la mention « lu et approuvé » ?

- Ils n'avaient pas de stylo. Et moi je n'ai pas de papier. Mais je crois qu'on peut reconnaître leur signature...

- Écoutez, Monsieur, c'est pas le moment de plaisanter, si vous croyez que c'est drôle de passer sa journée derrière un guichet, mettez-vous un peu à ma place ! J'ai d'autres chats à fouetter, moi, j'ai plein de gens à dubliner d'urgence ! C'est le printemps, les quotas bourgeonnent ! Allez, circulez ! »

Il est revenu à plusieurs reprises, mais sans succès, et la septième fois, en tombant après plusieurs heures de queue devant le guichet fermé, il s'est demandé s'il pourrait obtenir le statut de réfugié dans un autre pays européen en tant que persécuté par l'administration française. Il songeait à *Ailleurs*, que vantait une publicité dans le métro : « Ailleurs, l'air est meilleur ! », mais c'est une destination lointaine et très prisée, dont il ne pouvait que rêver. C'est d'ailleurs au moment même où il avait la tête ailleurs qu'il se fit arrêter à la sortie de la préfecture.

Dans l'avion qui le ramenait au pays dont il avait toujours été considéré comme un membre inférieur jusqu'à ce qu'on lui coupe une jambe, j'ai demandé aux policiers :

« Moi j'ai une identité nationale, je ne peux pas lui prêter ? Je la reprendrai plus tard, ou alors je lui en donne au moins la moitié. »

Et l'autre empaffé m'a répondu :

« Ah non Monsieur, l'identité nationale, ça ne se donne pas à n'importe qui.

- Ah je proteste ! J'étais personne en arrivant au monde, et on me l'a donné quand même !

- Personne, ça n'est pas n'importe qui, et puis vous n'êtes pas né n'importe où !

- Ah oui, et ça importe à qui, où je suis né ? C'est n'importe quoi, cette histoire !

- N'importe comment, Monsieur, il va falloir vous calmer et nous parler sur un autre ton. En clair : tu vas rester poli, con-nard ! »

Et pouf, je me suis pris la PAF dans le pif. Ils m'ont aussi mis les menottes et m'ont arrêté pour « Outrage à empaffé et tentative de dispersion de l'identité nationale ». Du coup j'en voulais plus de cette identité. Alors moi aussi, j'ai demandé l'asile.

Et comme j'ai beaucoup insisté, ils ont fini par obtempérer, ils m'ont mis à l'asile.

L'Asile

Quand je suis arrivé à l'asile entre les deux policiers, je suis bizarrement tombé sur un de leurs collègues qui chantait tout seul dans son coin. J'ai compris qu'il venait d'être interné. Il n'avait pas l'air bien en forme.

J'ai cru reconnaître une vieille chanson de Boris Vian, mais mise au goût du jour.

La Chanson du policier

Monsieur le Président
Je vous fais une lettre
Que vous lirez peut-être
Si vous avez le cran.
Je viens de recevoir
Mon tout premier salaire
D'la police aux frontières
J'ai honte de le voir.

Ce métier infamant
Je ne veux plus le faire
Je ne suis pas sur terre
Pour expulser les gens.
C'est pas pour vous fâcher
Il faut que je vous dise
Ma décision est prise
Je vais démissionner.

Depuis un mois déjà
J'ai renvoyé mes frères
J'ai renvoyé des mères
Qui laissaient leurs enfants.
Certains qu'avaient si peur
De quitter tous les leurs
Au lieu d'être expulsés
Se sont défenestrés.

On a volé leurs vies
Pour de simples papiers
Qui devaient justifier
La place qu'ils ont ici.
Je n'vois pas d'intérêt
À gagner des médailles
Je préfère cette racaille
À mon identité.

Je mendierai ma vie
Sur les routes de France
De Bretagne en Provence
Et je dirai aux gens :
Refusez d'obéir
Et ne laissez pas faire
La police des frontières
Avec ses tristes sires.
Ne soyez pas complices
Par la passivité
Du pauvre chauvinisme
De la prospérité.

Si vous me poursuivez
Prévenez mes collègues
J'ai brûlé mes papiers
Ils pourront m'expulser.

L'asile était immense, il occupait à peu près toute la surface de la Terre. Comme j'étais souvent dans la lune, ça me permettait quand même de m'évader de temps en temps. Au début j'étais un peu étonné de cet immense asile qui s'étendait à perte de vue, c'était étonnant de voir ainsi tous ces fous se promener en toute liberté, convaincus qu'ils étaient normaux, c'est vous dire comme ils étaient complètement fous, au point qu'ils enfermaient d'autres fous pour bien se convaincre qu'ils étaient normaux. Moi je trouvais au départ que leur comportement présentait d'ailleurs tous les symptômes de la paranoïa, puisque tout cet espace, avec toute cette liberté, ça leur faisait peur, alors ils s'étaient construits autour d'eux des barrières, complètement imaginaires, mais quand même bien gardées, et ils faisaient tout pour empêcher les autres de les franchir pour pas se faire voler leur liberté pendant leur sommeil par la misère du monde. Je ne comprenais pas pourquoi au lieu de profiter de tout cet immense espace, ils préféraient s'entasser dans des espèces de boîtes à chaussure - petites boîtes, jolies boîtes, petites boîtes en ticky-tacky, petites boîtes, petites boîtes, petites boîtes, toutes pareilles - qu'ils superposaient les unes au-dessus des autres, et pourquoi au lieu de sortir de leur boîte, ils restaient à regarder d'autres boîtes plus petites où on leur diffusait des programmes spécifiquement conçus pour eux, pour bien les mettre en boîte, tout particulièrement grâce à la principale chaîne de télévision pour les fous, la Télé des Fous N°1, TF1. Mais en fait c'était bien, parce qu'avec TF1 il n'y avait pas besoin de camisole, il suffisait de faire passer à l'écran de gentils laveurs de cerveau qui vous remettaient dans votre cerveau tout le temps disponible, c'était sans douleur, et quand on était plus trop disponible, ils vous sélectionnaient parmi les fous les cas les plus désespérés qu'ils déguisaient en schtroumpfs pour aller les faire courir comme des damnés sur un terrain tout vert derrière un ballon tout rond et les gens devant leur écran tout carré criaient avec un air tout con : « Allez les bleus ! ». C'était très efficace, après cela les fous étaient tout calmes et ils dormaient bien, ce qui

leur permettait de se réveiller de bonne humeur le matin, avec le moral des ménages, d'acheter le journal l'Équipe pour retrouver les mêmes schtroumpfs en interview et d'aller s'enfermer dans d'autres petites boîtes où les responsables de l'asile essayaient tant bien que mal de les occuper à leur insu avec des activités qui ne servaient absolument à rien (sinon à profiter à d'autres). Et le week-end, ils pouvaient aller en cure de désintoxication dans des centres spécialisés contre la désorientation existentielle, où on les faisait participer à des très grands jeux de piste dans des labyrinthes interminables et sans issue, les centres commerciaux, ça s'appelait. C'était géant, c'était la vie Auchan. Chacun se sentait exister un peu, chacun avait le droit à son niveau de laisser sa petite empreinte... carbone.

Et puis de temps en temps, ils avaient droit à la télé à une grande séance collective d'hypnose des grands manitous, les grands chef des laveurs, le G7 des laveurs en chef du monde entier, qui aimaient bien se retrouver tous les ans en Suisse pour savoir comment améliorer le bonheur général de tous les internés, ils étaient tous très gentils, très bienveillants, parce qu'au lieu de contrarier les fous, ils leur disaient qu'ils avaient raison, qu'il fallait se méfier, avoir peur, ne pas trop sortir, mettre plus de gardes devant les barrières, être vigilants ensemble, bien suivre sa cure le week-end, et que s'ils continuaient de se serrer la ceinture ils pourraient continuer à vaquer tranquillement à leurs occupations qui servent à rien, et même s'acheter une autre boîte à chaussure toute neuve à crédit avec à l'intérieur une boîte plus belle avec un écran plus grand et plus plat pour nettoyer son petit cerveau tous les jours encore plus nickel. Et on pouvait leur faire confiance parce qu'ils assumaient ce qu'ils disaient. D'ailleurs ils le disaient qu'ils assumaient. Eux au moins ils étaient opiniâtres ! Un opiniâtre, vous savez, c'est encore plus utile qu'un psychiatre, c'est un médecin de l'opinion, c'est un chef qui assène toujours la même chose comme une évidence jusqu'à ce que vous opiniez du chef.

Après quelques années d'asile, ça va mieux maintenant, j'opine. Je suis positif, je suis redevenu de droite, comme tout le monde, comme Daniel Cohn- Bendit, comme Manuel Valls (non, je blague, c'est injuste de dire ça, lui, il n'est pas REDEVENU de droite).

Au début c'est difficile, vous verrez, on a un peu de mal, forcément, on a du mal à rentrer dans la boîte et à soumettre son cerveau malade au lavage quotidien, c'est idiot, on ne sait pas lâcher prise, et puis on a un peu l'impression que les plus fous, c'est ceux qui sont chargés de nous soigner, c'est ce qui m'est arrivé, ça c'est classique, typique de la paranoïa, mais très vite on se rend compte que ça ne fait pas mal, qu'il suffit de se relâcher, que les sphincters ont une souplesse qu'on ne soupçonne pas, et quand on a enfin laissé les idées de droite nous pénétrer en douceur, alors le monde redevient doux et frais comme une culotte bien propre qui sent bon la Soupline.

Aujourd'hui je sais qu'on est bien dans ce monde, qu'il faut arrêter de râler tout le temps, il faut se rendre compte qu'on est des privilégiés, qu'on a de la chance d'être dans l'un des meilleurs asiles du monde, alors on peut quand même se serrer un peu la ceinture, on est dans un asile où on s'occupe bien de nous, où nous en échange on a juste à s'occuper de son travail ou d'en chercher, de sa famille et presque plus de sa patrie, où le moral des ménages est bon et les indices de consommation élevés, bien sûr le monde est compliqué, c'est la crise, on peut pas tout comprendre, mais c'est pas grave il y a des gens qui nous expliquent parce qu'ils veulent qu'on soit heureux, y font de la pédagogie, on peut pas tous être des professionnels de la politique, et puis il y a aussi TF1 et ses experts en lavage, y a BFM TV et il y a plein de papier hygiénique usagé et recyclé qui sert à imprimer les informations, ça met même pas 20 minutes à lire, c'est très écologique, on a pas de raisons d'être inquiet et il y a pas besoin d'aller voir trop loin, il y a tout ce qu'il faut tout près de chez nous, au coin de

la rue, c'est pas pareil partout, il faut quand même qu'on s'en rende compte, et dans notre asile on est libre, on vit en décadence, pardon, en démocratie, enfin bref aux élections on a le droit d'aller mettre son petit bulletin dans l'urinoir, on peut même avoir son compte twitter où on peut écrire à tout le monde que « La France est un paradis peuplé de gens qui se croient en enfer », et si on fait tout bien comme il faut, alors on aura le droit à une retraite et à une mort bien méritées, alors que si on passe sa vie à protester et à chercher le sens de son existence et tout ça ou même qu'on se met à troquer sa chemise pour un gilet jaune ou pour des casseroles, on va s'abîmer les artères, se stresser pour rien et mourir d'un arrêt du cœur de type cardio-vasculaire après rupture de l'anévrisme avant la fin du deuxième round par arrêt de l'arbitre, et tout ça, ça fait qu'élargir le trou de la sécu et c'est pas très éco-responsable...

Avec un long travail opiniâtre, j'ai aussi réappris à bien parler. Je ne dis plus : un gros enculé de patron qui se fait un salaire obscène, mais : un courageux entrepreneur justement rémunéré pour ses responsabilités immenses, je ne dis plus : s'indigner contre les écarts de revenus, mais : être jaloux de ceux qui réussissent, je ne dis plus : un chômeur en fin de droits, mais : un assisté qui ne veut même plus faire l'effort de traverser la rue pour aller chercher un travail, je ne dis plus : enseignant de l'école publique, mais : putain de grosse feignasse, je ne dis plus : refuser de faire le jeu de l'extrême droite, mais : islamo-gauchisme, je ne dis plus : expulser du territoire, mais : prendre un enfant par la main pour l'emmener vers demain, je ne dis plus : pisser à la raie des grévistes, mais : inviter au dialogue social responsable.

Ça va quand même beaucoup mieux.

Je sais aujourd'hui que le bonheur est possible. Alors j'ai plus besoin de l'écrire ce spectacle engagé...

Qu'est-ce que j'avais écrit ? Une phrase seulement, et puis elle est même pas de moi :

« Les hommes sont si fous que ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou. »

N'importe quoi !

Du même auteur

Réflexions sur l'esthétique contemporaine, Pleins feux, 2000

Le Musée, entre ironie et communication, Pleins feux, 2000

Habermas, l'espoir de la discussion Michalon, 2001

Le vocabulaire de l'école de Francfort, avec S. Haber, Ellipses 2002

Philosophies politiques pour notre temps, avec J. Picq, Odile Jacob, 2005

Le Remplaçant, Le Jardin d'essai, 2005

Habermas-Foucault, parcours croisés, confrontations critiques, Éditions du CNRS, 2006

La Philosophie enseignée à ma chouette, Max Milo, 2007 (Marabout 2013)

Prendre sa part de la misère du monde, La Transparence, 2010

La Vie rêvée des philosophes, François Bourin, 2012

N'être pas né, La Librairie Théâtrale, 2014

Socrate de Montceau-les-Mines, François Bourin, 2014.

Réflexion sur l'accueil et le droit d'asile, François Bourin, 2016

L'amour est enfant de putain, La Librairie Théâtrale 2016

Rire, Flammarion, 2016

Cent façons de ne pas accueillir un migrant, Éditions du Rocher, 2018

Réussir sa vie du premier coup, Flammarion 2019 (Litos 2023)

Les mortels et les mourants. Petite philosophie de la fin de vie, Éditions du Rocher 2021

Le tout petit prince minuscule, Éditions Un Jour Une Nuit 2021

Dans la même collection

L'Héritier, Ester Mann et Levon Minasian, 2022
Une nuit de rêves, Frédéric Bessat, 2022
Les Rats, Jean Pierre Pelaez, 2022
Pense à ceux qui n'ont pas d'âme sœur, Léonor Baumann, 2022
L'Erreur, Olivier Magendie, 2022
Cent morts sinon rien, Ange Lise, 2022
Le Carton, Thierry Y. Alves, 2022
Les Nuits de Georges de La Tour, Barbara Lecompte, 2022
La Malédiction de Laios, Simon Lecomte, 2022
Le Sacre, Barbara Lecompte, 2022
Bon anniversaire Molière !, anthologie, 2022
Merde !, Claire Poirson, 2022
La Vie est faite de feu et de silence, Océane Deruaz, 2022
Jacques a dit, André Agard, 2022
Un Fauteuil pour deux, Ange Lise, 2022
Maux croisés, Quentin Bérard, 2022
Jacques a dit, André Agard, 2022
L'Étape zéro, Coralie Akiyama, 2023
Dans la peau d'une ville, Océane Deruaz, 2023
Black trombone, Gabriel Couble, 2023
Momo, Éric Marty, 2023
Cris de couples, Gérard Levoyer, 2023
Hyper, Claire Poirson, 2023
Peaux doubles, Willerval, 2023
Il Fait toujours plus sombre avant l'aube, Samantha Introzzi, 2023
Curriculum vitae, Brendan De Roeck, 2023
Ni plan séquence, ni montage impactant, Simon Lecomte, 2023
Elle(s), Gérard Levoyer, 2023

Cet ouvrage a été mis en page par Ex Æquo.

Yves Cusset

Le Rire philosophe

Trois monologues pour une personne ou moins

ISBN : 979-10-388-0776-1

Collection : Entr' Actes

ISSN : 2109-8697

Dépôt légal : octobre 2023

©couverture Ex Æquo

©2023 Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Toute modification interdite.

Éditions Ex Æquo

6 rue des Sybilles 88370 Plombière Les Bains

www.editions-exaequo.com

Ce livre a été imprimé en France par l'imprimerie ICN à Orthez (64300) sur des papiers français et dans le respect des règles environnementales.



Crédit photo : Marie-José Commarieu

Tout aurait dû bien se passer pour Yves Cusset. Mais après une brillante thèse de philosophie et la publication d'essais de bonne tenue, alors qu'une carrière universitaire lui tendait les bras, il prend sa valise et part faire du stand up pour élever le niveau par le rire.

Les trois monologues rassemblés ici sous le titre « Le rire philosophe » sont les trois premiers textes d'humour philosophique écrits pour la scène par Yves Cusset, devenu le spécialiste du genre. *Rien ne sert d'exister* retrace la trajectoire d'un homme qui se découvre philosophe à son insu, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, et qui va essayer à sa manière, drôle et folle, de répondre aux questions qui l'empêchent de se trouver une place dans le monde.

De place, il est encore plus question dans *Le remplaçant*, l'homme qui n'a pour toute place que celle des autres, un étrange prof de philo qui ne fait que des remplacements de 2h avec sa méthode bien à lui : biphiloplus.

Le petit manuel d'engagement politique... trimbale l'étonnement philosophique du côté de l'état actuel de notre démocratie, avec un rire tricolore : noir, saignant et jaune !

« Yves Cusset fait de l'humour un geste de pensée » Jean Birnbaum, *Le Monde*

« C'est un Devos qui aurait fait Normale Sup, avec un humour à la Marx (Karl tendance Groucho) » Jack Dion, *Marianne*

Un personnage (homme ou femme)

Durée : 1h

Isbn : 979-10-388-0776-1



Prix : 10 euros

www.editions-exaequo.com